chroniques
numéro 17
mai 1976

R
89

Bande Dessinée

oduction québécoise se heurte encore, en ce qui concerne les grands quotidiens, à l'omniprésence de la BD américaine et à l'efficacité de sa mise en marché.

Radio-Canada et le front commun

La science sert trop souvent de couverture à des intérêts de classe déguisés en vérité objective.

Pour la création

La lecture qui ne mène pas à la création et à la critique ne fait qu'entretenir la littérature comme passe-temps.

Poèmes de circonstance

Des textes de François Charron pour la fête du 1er mai.

sommaire

numéro 17
mai 1976

PER
C-89

TEXTES A L'APPUI

"Agitation" par François Charron 2

"Ecriture / parole" atelier animé par Madeleine Gagnon. 8

CHRONIQUES

"Chile Vincera" par Thérèse Arbic 26

Pour la création par Philippe Haeck 34

Apprendre la BD par Jocelyne Lefebvre 48

Le front commun à travers l'objectif de Radio-Canada par André Morf 61

A propos d'une lettre par Jean-Marc Piotte 68

Pour une élimination de la division capitaliste du travail par Céline Saint-Pierre 74

A la trace d'une histoire par Marcel Saint-Pierre 83

INFORMATIONS 89

textes à l'appui

agitation

«Déployez les rangs de la marche!»
Maïakovsky

affrontons mille et un périls
menons la lutte nuit et jour
la ligne se trace à même le corps des millions
de travailleurs
traversons villes et campagnes
montrons la matière arrachée sans nom
souffle contre l'ennemi
le monde est là qui nous attend
prenons-le mordons la terre
détachons-nous des anciennes lois (vibration de l'air)

histoire innombrable tempêtes
bourgeoisie: pourriture à nier
ici en ce pays
compagnons donnons-nous notre parti
hiver été
délogeons le cadavre pétrifié
la réaction ne peut plus rien
les groupes de choc pointent pour maintenant
et pour plus tard
grande force des masses qui scrute l'horizon
pour faire pivoter l'univers
des muscles des armes et du papier
pour écrire la voie enfin frayée

partout l'unité grandit
ouvriers étudiants intellectuels
partout la compréhension progresse
patrons exploiteurs Etat pourvoyeur
école qui perpétue tout ça
une existence qui nous étouffe et qui nous tue
périodes à venir grands bouleversements
l'avant-garde debout déliée
sarcle le sol rend visible la trame
tous combattants nous changerons le cours des récits

les femmes vont plus loin
remontent à la surface
sauts périlleux rythmes pressés poses figées
redoublant d'ardeur pour renverser la domination
patriarcale
avançant avec Marx et Flora Tristan
prendre sa part dans le débat socialiste
l'une l'autre bougeant travaillant
s'élancent comme un tourbillon (à pas rapides)
s'organisent pour rediviser les tâches
héroïques alertes combat aux lèvres
elles dépensent une grande quantité d'énergie
donnent leur sang

à l'agression capitaliste opposons la riposte
la classe ouvrière coupe dans leur vieille langue
qui ment
elle entre en scène
elle coule elle soulève les cris
la classe ouvrière ne compte plus que sur ses propres
moyens
anéantir l'économie qui la retient
la voilà après tant d'années secouant le filet
dressée dessinée
chantant la victoire qui commence

tissus bouillants présence d'esprit
les partisans (oreille à l'écoute) cherchent
la direction possible
le détachement communiste y va à larges foulées
n'a rien à cacher
rien à tronquer
rien à contenir
surprenante mobilité dans la pratique
défaire les chimères briser les résistances
se donner une vue prolongée
s'unir au peuple pour saper les têtes de porcs
«la guerre est engagée»
soyons vifs et soyons tout

de nouvelles couleurs se déploient
à bas l'impérialisme!
à bas ses valets!
liés fouettés vibrant de la tête aux pieds
avances courageuses occupations grèves
comités d'appuis
acte violent par lequel une force en renverse
une autre
conscience de classe qui franchit les frontières
parfois brisées mais toujours relancées
les contradictions s'annoncent
les territoires s'ébranlent
sans limite (mais limités)
unité divisée pour transformer l'aspect des hommes
et des femmes

pataugeant dans la boue
continuant à creuser
jour après jour développant les résultats
  les acquis
décompositon des vieux préjugés
respiration qui connaît l'avenir
l'intérieur est comme l'extérieur quand il s'enflamme
ça use des derniers remèdes
ça promet paix et satiété
oppression qui rote faut la bannir
penser les coups
  comment les diriger?
  comment les augmenter
  comment les maintenir?
sur tous les fronts gicler
emplir ciel et mer
la fin du siècle nous appartient
camarades allons-y rayons les ponctuations qui
  ralentissent nos émois

imprégnés jusqu'aux os
exposés aux plis du temps
serrant les coudes
sentiments qui se façonnent à même les affrontements
  et les festivités
colère des masses en mains
sur le champ la gueule ouverte pour mobiliser
  et frapper
  qui défend qui?
  qui défend quoi?
joie meurtrière de la leur fermer
cours sans fin (irrégulier) de la croissance
  révolutionnaire
effets sans retour
avancés et différenciés au paysage allumé

espace qui claque
voile enfin levé
Chine en vue
de nouveau constitués pour s'emparer du pouvoir
longs chemins à parcourir
prolétariat (quantité / qualité)
dictature (à faire frémir tout bourgeois)
corps à corps pour nettoyer revitaliser
déséquilibre de bonne augure voix multipliées
escalades points chauds
poèmes de l'heure où s'entend la marche

Hiver 1976
François Charron

écriture / parole

Les lignes à suivre ont été produites au cours d'un atelier d'écriture / parole animé par Madeleine Gagnon à l'UQAM, de septembre 75 à avril 76.

Les cheminements non-linéaires se rencontrent (s'interrogent) dans les marges, entre les lignes, sous leurs différences...

"Je suis assise au bord de la terre, sur la rive du Sang, et je pleure" (Hélène Cixous, **Neutre**, 43).

et pourquoi pas au bord de la mer,
sur la rive de
sable elle rirait, pour me soulager
sans doute parce qu'elle sort de la mer
ne voulant pas y retourner
et je sors de la mère
remplie de sang que je verserai à mon tour
aux siècles qui se succèdent mon cycle suit
je ne meurs de ne pas m'épuiser dans ces
gouttelettes
qui se suivent
S majuscule pour suite sable sang sanglot
soeurs

Ce cours est un cours d'eau avec des trous chauds et des fosses et des vagues successives et des rives qui suintent à la rosée des plages pour se reposer d'autres pour s'épuiser de travail des places pour remplir des pages et d'autres plages encore même plagiat s'il faut pour s'en sortir apprendre à balbutier avec les mots des autres avec les mots des grands — grands frères et grandes soeurs — pour un jour couvrir nos pages à nous de continuer longtemps dessous les anagrammes à restaurer les sens de nos anciennes histoires.

Madeleine Gagnon

Aux femmes de l'Atelier... avec solidarité

IL(S) / ELLE(S)*

il / elle tenant entre ses mains d'hier le
livre vert gris décoré de poussière où il
est dit que le masculin l'emporte toujours
sur le féminin même livre que l'enfant
feuillette en jour(s) (en joue)

dans les marges de l'histoire les yeux mangent
mordent mots rapiécés tordus fendillés châssés
au trou de la mémoire collective

il / elle en ce jour fait à faire à (dé)friser
(re)prenant parole / discours faisant sauter
virgules et points main tenant l'histoire
l'autre celle tissée tisseuse des corps
se faisant conscience et éveil
ici corps / texte bâtissant ses échafaudages
son ossature son bruit d'enclume en chantier / paroles
fous aliénés mutilés camarades maintenus en régime
spécial font la grimace à Dollard Madeleine de
Verchères Bréboeuf et autres tels

place du non-dit dans / au poème par fragments / assauts

"...étudier et élaborer sans cesse "l'histoire des hommes" en liaison avec l'histoire de l'industrie et des échanges"

* Les citations qui apparaissent en caractères gras sont tirées de **L'Idéologie Allemande**, Marx, Engels.

la lumière du texte prend possession révèle
les ombres il / elle travaillant les sens sem-
blable(s) à l'artisan au manoeuvre au travail-
leur sur le chantier mêmes paroles de nous à
nous il / elle songeant à cette lutte contre
les prisons de l'esprit du corps des discours
des désirs

"Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle"

il / elle déchirant le voile qui cache la scène
se liant liés s'enchâssant de jours / gestes
même dilemne dans l'actuel et futur convicti-
on(s) à partager caresser produire

"La division du travail ne devient effectivement division du travail qu'à partir du moment où s'opère une division du travail matériel et intellectuel"

il / elle oeuvrant à dresser les poings du texte
(ne plus jouer avec les mots pour jouer inter-
venir contre l'idéalisme le messianisme du
verbe la tristesse et pitié)

"Jusqu'à présent, les hommes se sont toujours fait des idées fausses sur eux-mêmes, sur ce qu'ils sont ou devraient être."

il / elle oeuvrant à éliminer l'homme qui domine
sur l'homme cadences / productions rythmes / plus
value loi / armée

"Il naît une classe qui supporte toutes les charges de la société"

il(s) / elle(s) à toujours poursuivre ce texte
venu à venir
contre l'unique discours
notre différence se fait / fera connaître.

retours / recours au refoulé d'elle en il les yeux
sauvages pointés lecture / écriture jaillissements

feux en ce qui manque tenu au secret de nos mots
faire et être camarades dans ce qui gît et ainsi
toucher à la différence plus intime je suis elle
et il et elle aussi je non-dit re-montant au plus
clair du vivre faire taire la mort par le déborde-
ment les écoutes à apprendre emmêlés jusqu'à la
retrouvaille ton regard brun et mien s'annonçant
modifié trouvé jonction en débordement la fin du
monde peut bien attendre.

ECRITURE DE MATIN LIBRE DISCOURS ALLANT
FILANT
S'EFFILANT TELLES FEMMES A L'HEURE ROUGE DE
L'EVEIL ET COGNE A LA SOUVENANCE PERE
PARTANT
VERS L'USINE MEME ERRANCE BLESSURE A LA VIE
DE-TOURNEE CE GESTE D'ECRIRE / SITUER LE VIF
COURS
DE LA RIVIERE EN CHACUN / CHACUNE REVOIR LES
MOUVANCES DU PASSE / PRESENT IL / ELLE
DANS L'ECRIRE
A NOUVEAU LE CHEMIN JUSQU'ICI ET PLUS pour dire
pour corriger (LES MAILLES DU TEXTE AVENTUREUSES
JOYEUSES AU PLAISIR / DESIR DU
VOYAGEMENT) PERCER
LA BARRIERE / BARRAGE D'AINSI L'EAU COULE
FOLLE
BELLE AMANTE ROUCOULE CE MONDE DEPLIE AU
CREUX
DU VENTRE DOUX D'EUX SE LAISSANT SE LISANT
LISSANT
TENDRE A TOUT PRENDRE TES MIENS MOTS
OUBLIES SOUS
TROP TANT D'INTER-DITS COULE DEFOULE LE
TROP
PLEIN D'EN-DEDANS JUSQU'A NOUS PERDRE POUR
MIEUX
NOUS AIMER NOUS SEMER

Raymond Carrière

Les moments heureux sont brefs
Maintenant je le sais. Je les vis.
Saveur intense.
Entre Je et Moi
Entre Tu et Vous
Entre Toi et Elle
Entre Il, Toi et Elle.

Subitement je me laisse emporter par les "e".
C'est bien les E. C'est tendresse et charme.

Je crois que je m'égare, pour mieux m'en approcher.

Françoise Bleau

Pendant que les gars s'construisent un avenir
nous autres, les filles on s'construit un passé,
on s'ramasse des souvenirs.

Odette Gagnon

Je ne veux pas être une femme ordinaire mais je le suis. On m'a fait dans le moule du mot ordinaire. On m'a fait pour aussitôt me défaire. On a inventé pour moi. Je n'aurai jamais tout le plaisir de regarder qu'avec mes yeux. Je veux faire éclater ce moule, je veux sortir de l'ordinaire. On m'a jetée dans ce piège qui m'ordonne la résignation et m'oblige à y trouver mon identité. Mais je rejette avec rage cette formule. Je refuse l'ordinaire. Je veux déconstruire l'ordre pour une règle marginale qui s'impose comme une mesure de guerre.

Lise Allard

je dis le lever de nos ventres
blancs nénuphars à l'oeil teinté
je dis aussi l'amitié à naître
comme acier résistant
et la cassure de la glace
qui se referme sur elle-même
j'exprime le midi de notre présence
qui fend à peine l'espace
dans le châle de nos épaules
je nous habite à crier la voix profonde

Paul Fontaine

femmes au ventre d'acier
au ventre de tabouret fendu

vos délires se délivrent dans mon ventre de désert
vos délires se défont dans mon ventre d'hystérique
vos délires se défilent dans mon ventre desséché
vos délires se dévoilent dans mon ventre d'anarchie

femmes aux seins de bois
aux seins de plâtre fendu

vos vôtres se vautrent dans mon sein saturé
vos voix se voilent dans mon sein de stigmate
vos vérités se versent dans mon sein sourd
vos variantes se valent dans mon sein souteneur

le lit muet du rêve de je
le livre maudit du refus du je

saignent sans se douter
du singe du je

à proscire, à perdre, à pourrir
à poursuivre, à parler, à produire
du peu de je
et puis à polir

Odette Lefrançois

Je suis une femme dans la ville et je regarde souvent mes idées
comme des scénarios en instance d'être jetés.
Je ne veux pas enlever mon JE, comme Odette, mais adopter une partie de celui de tout le monde.
Je ne veux pas être une femme qu attend : que le temps passe

que l'homme rentre àla maison
que l'angoisse se vide
que ce soit l'heure choisie
par un autre pour agir.

Je veux être une femme que l'on attend.
Mais je suis une femme angoissée. Ivre d'angoisse et d'inquiétude face à une vie qui ne s'est pas choisie, mais que l'on a choisie pour elle, un soir où elle débordait d'amour.

Je ne veux pas être une fournaise qu'on allume, un téléphone à faire, une porte à ouvrir, un souper préparé, une maladie à soigner, une anxiété à calmer, une manifestation mise en échec, 5 bières de moins à la taverne, un lit en attendant, une culpabilité à s'éviter, une bonne conscience à se donner.

Je veux être un objet de désir, un délire permanent, une aventure éternelle, une musique hystérique, une fenêtre grande ouverte sur le soleil et la neige, un sourire

révolutionnaire, un besoin chronique non pathologique,
un texte à analyser, un livre à trouver beau, une vigne
illimitée dans sa fertilité.
Dois-je m'arracher des limites imaginaires?
Peux-tu t'installer dans la mouvance du quotidien?

Marie-Andrée Lévesque

Je lave ce corps qui s'est tû
Dans ce terrain vague
J'ouvre ma poitrine
A la folie rimée
Je creuse la voix du corps
Et le corps de la voix

Noms propres visibles
Petits corps guéris des pitreries des grands
Ils secrètent de leurs pores
Des chants d'amour
En plein champs d'absinthe
Petites silhouettes sevrées par la menthe
Caresses drapées de soie
Au paroxysme des jouissances

Nous tendons nos mains aux voix justes
Nous retrouvons les yeux témoins
Et le versant complice
Dans ce poème mobile
Au lendemain de notre réconciliation
Nous
Assumer le choix de ce corps

Nous vivons d'abord la parole inséparable

Aziz Alaoui

Qui fait d'l'histoire sans dépasser les lignes
du griffonnage entre les mêmes
se sabordent comme mes flèches

Richard Prieur

Comme hier, j'ai tout à dire,
de nos ASSAUTS communs,
à nos murmures en miettes...

Mots à mots
chers camarades
dans la franchise déjà amorcée de la parole,
nos fructueuses discussions en marge
me rappellent
cette déchirure
méconnue,
aux heures
fêlées
qui hurle
aux pôles du pays.

...nous ne sommes plus méconnaissables
dans l'anonymat de nos têtes courbées,
dans la clandestinité de nos tempêtes intérieures,
dans nos donjons de solitude,
dans nos cachettes de statu quo

IL ARRIVE QUE PARFOIS NOS CORPS SE FENDILLENT

Recouvrir la parole
de nos pratiques et de nos instances.

Pierre Cyr

La vie en paroles est loin de moi,
entre nous comme une distance trop noire

Je sentais le blanc qui s'en venait. Il est passé mais la blancheur ne tient pas en place. TU ne tiens plus la place qui s'ouvre toute grande, et il nomme, pour nous et vous, eux et elles, l'espace, le temps, le monde et la dénonciation.

Reconnaître nos convictions mêlées,
les séparer, celles qu'on jette, celles qu'on garde,
les laver, les javeliser,
les rincer et les assouplir,
les essorer, les étendre et les sécher,
les repasser,
Les faire sourire dans nos maisons.

Marie-Andrée Lévesque

mes yeux sont chauds, bués de brume sur la plage
qui drabe s'étend devant. j'y trace des sillons.
au rythme des crues fortes des braves de paroles
qui s'aiment et re-sèment mon jardin. creux.
des trous s'éparpillent dans le sable de la
page. enfouies des graines sous la lune. les
sèmes germent.

pliés mes mots travaillent des noeuds tranchants
farci(e)s par là parlante bouge en eaux troubles
des textes que même notre et autre secrètent de
nos bouches se tendent serrés les fils mutiples
d'un arc à mille corps désirants bandant ses
cordes de l'écho de l'écoute
des bris emplissent l'oreille
la grande marée monte ses vagues rouges

masse de phrases turbulentes donnent soif et affament
de dire elles devant le lavabo bobines blanches dés
roulants drame de lessive le matin femme repue teint
de cire cible projetée

drapeau écarté sur les draps pendue dégrafée
grinçante corde à linge le robinet fissure,
le lait se répand sur la feuille le texte
rince les ordures, épingle grains et cendres
l'odeur des mots caillés traverse la scène

trame écrite en muet parle le travail invisible,

se fait muer la langue,

délie,

LA FICTION ENTRE DANS LA CUISINE ET MORD
L'HISTOIRE DU SILENCE
la toile de fond du train quotidien dérape

la nuit est blanche comme la page à dire
à lire sous le lit folle à délier
je pleus du sang sur les draps
il vente dans la chambre
le plancher vascille flanche l'étanche de nos silences
muette sous la lampe je nous pense les blessures
les plaies du non-dit qui remontent remous en creux
d'ombres

multiplient mes nombrils brillent des filaments rouges
me brûle m'effrite
me défige le texte d'insomnie

LES MURS DE LA CUISINE TOMBENT
LES MIROIRS BASCULENT

je parle à toute heure
de l'histoire qui m'assome
te coud les lèvres étouffe sous la doublure des signes
enrage en écho de plurielles
tu perds l'habitude de t'avaler la langue

elles repassent entre les cordes, remuent les tissus,
le fer ride le coton, brûle la page

(J'AI LES SIGNES QUI DISENT PEU AUJOURD'HUI DE CELLES QUI TRAVAILLENT A L'USINE LA CUISINE ME TRAVERSENT J'AURAIS BESOIN DE LEURS MOTS POUR RAPIECER MON HISTOIRE LA NOTRE TOURNENT COURT MES METAPHORES J'AI DES TROUS DANS LA PAROLE)

je tire les rideaux
des mains de femmes transforment textiles
entre la chaîne se consume le désir

PARLE DE TA GREVE BIEN FORT PLUS NECESSAIRE TA VOIX QUE LA MIENNE ET DES COQUERELLES ET DES CADENCES ET DE L'HUMIDITE DANS TON MANTEAU ET DU DINER PRES DES MACHINES ET DU SOUPER A PREPARER QUAND TU ARRIVES ET DES CAUCHEMARS QUI T'EMPECHENT DE DORMIR

s'accoucher s'accoupler les mots
pour mieux nommer ce qui précède

dans l'eau des grands vents de paroles
îles mouvantes
debout sur le cap elles lèvent l'auvent
pour voir le jour
les corps déliés dans le soleil
elles montrent leurs nombrils multipliés
leurs ventres crevassés de mille noms de mères
  liées par les cordons du même récit

    de nous lasses
    se relèvent l'échine

se soulève la nappe tatouée de mémoire
bousculantes l'histoire

Linda Soucy

Ecrire à partir de, sur / soi(moi) pour aller vers
à la rencontre des vécus réel-imaginaire
traversée par transformation le désir me plaît
le nommer (infidèle) vers l'autre pour combler
la coupure du couple, à la fine pointe de la différence
(le couple s'enfile au petit point filamants)
l'écriture qui se drape dérape le mot se risque
à voix basse teinte l'étoffe empreinte insuffisante
la pointe feutre s'affame
se femme
se fait face à face
et s'efface féconde
femme dans l'imaginaire fantasmes touche encore à peine
au réel inédite (les odeurs de pêches se disent longuement)
entre les structures du délire hystérique
l'amour se fait parole-histoire clandestine

Je se fictionne doublure sur l'écran
du langage officiel

Je se surmène
sonne faux corps accord le sens veut déborder
se coller en reliure
Nos prénoms se nouent brèches lisses lucides
nos histoires se suggèrent, façonnent
les sujets fermentent serrent les dents s'écrient
feuillettent la critique itinhérente des écrilectures mi-tiennes
s'intertextent se pénètrent s'écoulent sensuelles
parleuses avec elles s'accordent
les e muets se prononcent

"M.D. - Il serait quand même bon de rappeler ce que disait Michelet, là, sur les sorcières.
...il disait que dans le haut Moyen Age les femmes étaient seules dans leurs fermes, dans la forêt, pendant que le seigneur était à la guerre — chaque fois que je peux, je cite cette histoire, je la trouve sublime — et

qu'elles s'ennuyaient profondément, dans leurs fermes, seules, et qu'elles avaient faim, lui était aux croisades ou à la guerre du Seigneur, et que c'est comme ça qu'elles ont commencé à parler, seules, aux renards et aux écureuils, aux oiseaux, aux arbres, et que, quand le mari revenait, elles continuaient, ça je l'ajoute, sans ça on se serait aperçu de rien, mais c'est les hommes qui les ont trouvées parlant seules dans la forêt.

X.G. - ...les hommes ont dû dire: "Elles sont bien folles, c'est bien des folies de femmes".

M.D. - Voilà, et on les a brûlées. Pour arrêter, endiguer la folie, endiguer la parole féminine."

Marguerite Duras Xavière Gauthier

Les Parleuses

long lent déchiffrement du corps politique
(comment retrouver ce désir lézardé quand il n'était vécu qu'à travers-par-pour un autre)
pollen mixte travail qui me joue m'ajoure
Elle se dégage se décape avec douceur sépare les fibres
de l'amas retire les échardes reprend sa peau en main
(nuque moite) brûlante très pâle friable

Certains abîment leur parole aux parois des asiles
d'autres s'accrochent les poumons aux murs des mines

retour à l'autre scène absence Je / Elle (avec lui aussi)
le texte est rature redoublement travail épuisement
il écrit son espace propre me tisse métisse sang sauvage
je m'interdis exclusion insomnie souffle court
je te suiciderai avant moi-même Impuissance.
à cette même mort quelque chose de féminin chuchote
Femme sans bruit s'agite autour de moi
ne plus jamais se taire entre les lignes poursuivre le sens
J'aime toutes les couleurs, odeurs, goûts, sons, textures et
cette musique aussi révolutionnaire que noire est terriblement
(très librement) tendre
parchemin tardive

"L'inconscient n'est pas le fond apprêté pour donner plus de chatoiement et de profondeur à la composition peinte: il serait l'ancien essai recouvert avant de réutiliser la toile pour un autre tableau. Si nous utilisons une comparaison de l'ordre musical, le chant de l'inconscient n'est pas le contre-chant d'une fugue ou les harmoniques d'une ligne mélodique: c'est la musique de jazz que l'on entend malgré soi derrière le quatuor de Haydn écouté à un poste de radio mal réglé ou trop peu sélectif. L'inconscient n'est pas le message, même étrange, même chiffré, que l'on s'efforce de lire sur un vieux parchemin. C'est un autre texte, écrit en dessous, qu'il faut lire par transparence ou à l'aide de quelque révélateur." (Serge Leclaire, **La réalité du désir.**)

Sylvie Gagné

C'est comme un nouveau jeu mais un jeu terrifiant cette fois parce que tous les interlocuteurs deviennent des géants hybrides, des hydres aux tentacules multiples et si ce qu'on dit n'arrivait pas à franchir cette certaine éthique de valeurs qui doit sûrement se loger dans quelque lobe inconscient malgré toutes les preuves de bonne foi possible?
situer une limpidité du texte qui se voudrait doux ruisseau
ou geyser de sang pour parler de changement
mais les mots s'enroulent et on voudrait
aller au plus pressant
pendant que Coltrane et son saxophone poursuivent mes gestes, éparpillement en milliers de petits fossiles de tout ce qui grouille dans mon ventre incapable d'accéder à une parole active
devrais-je me sentir coupable de préciosité
sécurisé le crayon marque la distance
entre nommer la rue et la salir

dans nos villes de roast-beef saignant que l'on découpe en petits morceaux juteux spéculation outrancière le déferlement des néons flashés qui s'agrippent à l'autobus quinze un ivrogne la grosse fille blonde les suceux d'la wonderfull city deux freaks quek monde

ordinaire vieux sacs de papier sous le bras détritus
d'une platitude à jeter bon aux vidanges fini on en parle
pus je reviens à l'appartement

c'est chaud souvenir d'un sourire dans lequel j'enfouis
mes doigts pour en goûter toutes les sécrétions
extase lèvres griffes chatte / louve impossi-
ble à rassasier
ta peau coule...
chercher à comprendre l'inscription du désir
dans un processus de transformation de tendresse

la nuit s'ouvre sur les coulées de guitare effrayante
des gouttes de sang perlent à tes yeux
après avoir vu JANIS en couleurs érotiques
chaleur entre nos cuisses violence dans nos oreilles
j'essaie de faire surgir de la déchirure impossible
le ferment difficile de nos prochains tissus d'amour

*

derrière dureté tendue un peu de désespérance
retrouver goût salin de ta toison
en y pénétrant ma langue cherche à entrouvrir
un passage vers une mobilisation

*

mais pendant ce temps le langage s'effraie:
compréhension de l'exploitation
du fascisme
du racisme
et des rapports de production entre autres
mais c'est un langage confronté à ma domination
de mâle
intolérable
furieusement le combat de l'exploitation s'aiguise
dans les moments de passion
et s'ouvre à une sensualité ré-inventée
où la révolution prend la feinte de nos rougeurs
et l'odeur de nos sueurs
caresses politiques la parole chargée des halètements
rythmés des draps qui explosent
un sein s'érecte en solitude contre
les impuissants technocratiques
et je nous pleure de ne trouver derrière l'orgasme
que le sommeil amnésique...

Paul Cauchon

Et voilà que je reviens de là-bas. La lune me fixe et m'étire de son oeil froid et lucide. A travers les nuages je vois des générations de femmes éventrées qui flottent dans le sang, leur drap blanc hérissé sous le poil qui pend encore. Rimes et contractions s'alimentent vers l'étendue absente de nos cris

lamentes

et croulant sous l'écueil des années dissimulées sous des tétines en érection. Tous ces corps d'hommes qui se tendent comme des arcs boutés, autant d'avions le nez qui pique au vent, autant de chevaux qui frisent la folie aux fentes flétries ou gonflées.

le minou s'entre et déchire la flore de l'ongle encore jeune. Je m'étire en toi en toi et mon amour, mes fentes fanées se charnent pour mieux te tirer le jus qui pisse entre mes draps qui débordent. Voilà que l'élan subsiste, mêlé à nos cris mêlés qui crient de se terrer en moi. En moi en nos corps extase d'une nuit sans lune à se méfier. Puis faire les premiers pas qui terniront la surface polie de cette lune nouvelle. Mon corps se flotte entre l'amour usé des draps collés à mon oreille. Pourquoi au cinéma cries des vagins blancs sur l'écran nouveau où chaque fois elle se suicide. Pourquoi faire détendre des souplesses qui ne veulent qu'étriquer leurs cris

lamentes

aux surfaces planes et mornes d'un sommeil aqueux.

Nous sommes là, pendant et pendu, souriant et surpris, la queue en sursis dans la baignoire. Je tremble. Je tremble de tout mon coprs. Je calque au sourire amer des générations éteintes. A l'orange absurde collée au citron. Je dérive vers l'orgasme plein de jus et de sang. Marier l'amour et ce tremblement, mariner le jus amer à l'orgasme de mon corps, visquer en toi jusqu'à ne plus reconnaître ma bave en trame autour de tes seins. Feindre la peau sur le frisou des vagues.

Ma lumière s'éteint et s'allume à chaque moment. Je laisse couler le flot de larmes qui m'assaille alors que mon corps s'écroule en dards impuissants. La feuille se tisse se plie sous les replis de mon enfance. Vulve imberbe. Impropre à savoir délier le trop peu qui coule entre mes dents. Je craque entre mes os qui entrent et se referment. Mijoter l'accord des temps d'où sortira plus fort l'amour qui oscille entre l'étendue blanche et nos pertes sanguinaires.

Johanne Denis

Jeudi, 23 octobre 1975. 8 heures du soir: je rejoins la manif des usagers des transports en commun contre la hausse des tarifs de 35 cents à 50 cents. JE me sens **concernée.** JE me sens exploitée. FUCK les cours-les séminaires où l'on se sent toujours tout seul. JE transfère au commun. JE me sens collective-visée. NOUS sommes collectifs / collectives. NOUS sommes une société oppressée dans ses désirs, opprimée dans nos têtes, dans nos corps, dans nos vies..

POUVOIR ASSUMER SOCIALEMENT SES DESIRS
S'INSCRIRE DANS UNE LUTTE COLLECTIVE
PAS SEULEMENT LE JOUR OU LES MANIFESTATIONS SERONT SANGLANTES EST UNE NECESSITE.

NON - je ne rêve pas de révolution
je ne rêve plus de révolution
je ne nous peux plus
j'ai mal à nous tous
je NOUS veux jusqu'à nous dé-faire

je ne sais plus par où saigner — saigner comme une femme chargée de balles, vidée de mâle, criblée de désirs castré(e)s — mon sang coule — mon sens coule dans ma culotte tachée. JE sens mon sang presser les parois de mon écriture. Je le sens se bousculer à la sortie de mon sexe. Je le sens débouler sur mes lèvres, déborder par gros caillots de mon vécu vers la foule qui ne se doute de rien. Je le sens remonter chaudement les marches de la place Jacques Cartier, caresser en passant mon clitoris, rouge comme la banderolle du comité de lutte, en face, rouge comme les brassards du service d'ordre,en avant, en arrière, à côté,en dessous, en dessus. La tête en bas. La tête en haut. Je tourne. Une roue. Une torture. La foule. La foule me regarde. Elle ne sent pas le flot de folie rouge qui se répand — le sol qui coule de la roue— se glisse sous elle, de ma cuisse — de mes genoux — sous mes pieds, sous ma tête — sous eux, sous la foule. Je coule de mon ventre. Mon sang coule tout son sous — et tous se saoulent de mon sein qui coule — mon sang coule de mon sein— mon sein coule et mon ventre par un trou se saoule de mon sang qui s'écoule de tous — de la foule et des trous — du moi et du social NOS sangs coulent par les trous de nos vies de fous.

Claire Savary

Ma folie rouge de femme à ma manière
de ventre plat
de cuisses rouges à force de vouloir la folie
éclate en sanglots et rejoint la mer d'eau
ce sont les fous qui ont raison à force de savoir
mes mains glissent sur mes jambes de nue qui se nouent
à force de devenir
mes lèvres sont humides à force de désir
c'est le désert rouge à vol d'oiseau
c'est la mer rouge à marée montante
c'est l'éclatement du désir et du devenir
c'est la force du pouvoir de désir / devenir rouge d'amour

Rachel Labrecque

J'ai la tête pleine de sang. Pleine de mots inexprimés qui me viennent, se bousculent, s'affrontent. Ils vons trop vite. Ma bouche n'arrive pas à les rejoindre. Ma gorge se serre et de mes yeux des larmes vont sourdre d'émotion, de rage, de révolte, de tendresse. Je sens la chair de poule sur mon crâme, j'ai des frissons dans les oreilles comme des fois quand je fais pipi. Ma mâchoire se crispe. J'ai envie d'être seule, de me regarder, de m'écrire, d'attendre ces mots / maux et de les comprendre de les vivre et de les dire, de pouvoir les dire à voix haute et claire.

Ma mère pleure dans son sommeil. Le jour, elle se perd dans son crochet pour mieux souffrir inconsciemment de son inconscience, de sa peur d'être et de vivre. Elle, je la pleure que je n'ai jamais connue et ne connaîtrai jamais, innocente coupable qui n'aura jamais su l'Etre femme.

Que de masques, à dé / porter, à oublier, à jeter par dessus le bord de nos bouches sèches et avides,dans le flot de nos larmes librement versées, déculpabilisées, de nos cris de jouissance arrachés aux ténèbres passés, présents mais peut-être plus jamais futurs. Nos visages défardés enfin reconnus et regardés. Nos rires éclatant enfin rejoignant l'Autre. Rire à jouir, rire de jouir. Me perdre dans le flou de mon regard qui m'entraîne sur le chemin tremblant de l'ombre de mes cheveux que ma main pourtant sûre suit.

Mes mains caressantes, mouvantes, glissent et me transportent, et mon front se penche le long de mon corps pour mieux saisir l'importance de leurs actes, de leurs gestes. Je me cogne contre le mur de mes désirs que je voudrais dénués de possession, j'arrache de mes mains l'envie de moi et je me saisis à bras le corps pour mieux l'étreindre pour mieux rallumer la soif d'aller toujours plus loin, plus profond.

Je veux voir et entendre nos corps mutilés sortir du monde pour retrouver la vie.
Et ma fille a déchiré ce voile de nuit pour en faire son jour à travers mon corps désirant et je me suis baignée dans son souffle et dans son cri pour ne plus jamais être seule.

Tiny van Dijk

votre p'tite soeur s'appelle
Sarah Frédérique
elle est belle et fine
mais elle ne me fait pas oublier
que je vous aime les grands.

A bientôt
XXX
Mouman (Patricia)

"...j'essaie de toucher à la révolution, Moi et mon écriture, sans calcul, sans défense naïvement inquiète au bord de ma disparition, me tenant lieu."

(H. Cixous, **Portrait du Soleil**)

"...Et les temps approchent où l'art fera naître le divertissement de l'activité productive moderne, qui peut si bien améliorer nos conditions de vie et qui pourrait, pour peu qu'on lui laissât sa liberté, devenir à elle seule la plus grande des réjouissances."

(B. Brecht, **Petit Organon pour le théâtre**)

"La dialectisation de toutes les catégories de la pensée est inévitable, et, à partir de chaque domaine dialectisé, pourvu qu'on en extraie la composante politique, on obtient la révolution."

(B. Brecht, **Ecrits sur la Politique et la Société.**)

«chile vincera»

un spectacle de solidarité

Le Théâtre Populaire du Québec reprendra du 4 au 7 mai **Chile Vincera** de Juan Fondon à la Bibliothèque Nationale. (1) Ce spectacle constitue un geste de solidarité envers le peuple chilien opprimé et une protestation contre les tortures et le sadisme barbare du régime Pinochet.

Les événements qui ont succédé au coup d'Etat militaire au Chili et à l'assassinat du Président Allende servent de point de départ à la pièce. La mise en situation des forces en présence au moment du coup d'Etat ouvre un débat intéressant sur l'avènement du socialisme par des voies pacifiques. Le spectacle semble favorable à l'Unité Populaire, le parti de Salvador Allende, malgré les erreurs stratégiques qui ont entraîné, après le coup d'Etat militaire, la répression sanglante fasciste et la mort, la torture ou l'exil de milliers de chiliens. Mais le spectacle insiste précisément sur les conséquences du coup d'Etat, sur la répression sanglante, sur le climat de terreur et de violence dans lequel ont vécu, et vivent encore, les militants de toutes tendances: PC (parti communiste), PS (parti socialiste), MAPU (Movimiento de Accion Popular Unitaria) et le MIR (Movimiento de Accion Popular Unitaria) et le MIR (Movimiento de le Izquierda Revolucionaria), après les événements.

Le spectacle regroupe, au cours d'une réunion clandestine, des représentants des différents groupes politiques pour tenter de former un Front Uni contre le fascisme. Au cours de cette réunion des discussions s'engagent sur la stratégie de l'Unité Populaire, sur le manque de préparation du peuple à la lutte armée contre la bourgeoisie et sur l'opportunité d'une alliance avec la Démocratie Chrétienne. Ce débat politique situe les spectateurs quant aux stratégies respectives des représentants des différentes tendances alors que se déploient à l'arrière plan les forces répressives de la junte militaire indiquant ainsi la chasse sans merci dirigée contre tous les groupes progressistes.

1- C'est ce spectacle qui aurait, semble-t-il, entraîné le congédiement du directeur artistique du TPQ.

les divisions de la gauche

Malgré la représentation de contradictions au sein de la bourgeoisie, de ses alliances et de ses conflits avec les impérialistes américains et celle, ironique, de querelles intestines de la junte militaire, le spectacle donne davantage à réfléchir à la division des mouvements de gauche qui aurait contribué à affaiblir l'Unité Populaire. La situation économique du Chili, la présence vigilante de la CIA, les intérêts de la compagnie multinationale I.T.T. et de ceux de la bourgeoisie chilienne paraissent secondaires par rapport aux discussions de la gauche maintenant victime de ses divisions.

les prophéties de fidel castro

Pourtant le discours qu'a prononcé Fidel Castro, que l'on qualifie aujourd'hui de prophétique, lors de son voyage au Chili, à la fin de la première année de l'avènement au pouvoir de l'Unité Populaire, rejoint l'analyse des militants du MIR, organisation "castriste", marxiste, à structure clandestine, née en 1965 de la fusion de plusieurs groupes d'extrême-gauche (dissidents socialistes et communistes, trotskistes et maoïstes).

A la fin de son voyage au Chili, Fidel Castro s'est adressé au peuple chilien. Voici un extrait qu'il me semble important de souligner pour comprendre la situation précaire du Président Allende à cette époque: "Et quiconque a pu vivre trois semaines dans ce pays, a pu voir et analyser les facteurs en jeu, les premières mesures prises par le gouvernement de l'UP, mesures qui frappèrent durement de puissants intérêts impérialistes, mesures qui ont atteint leur sommet avec la récupération des richesses de base du pays, la réforme agraire (...) voit que le processus de changement engendre une dynamique de lutte. Et les mesures déjà prises (...) ont déchaîné la dynamique sociale, la lutte des classes, elle a déchaîné la colère et la résistance, comme dans tous les processus sociaux de changement, de la part des exploiteurs et des réactionnaires.

Eh bien, la question qui se pose évidemment au visiteur, c'est celle de savoir si va jouer ou non la loi historique de la résistance et de la violence des exploiteurs. Car nous avons dit qu'il n'y a pas un seul cas dans l'histoire où les réactionnaires et les privilégiés d'un système social se résignent pacifiquement aux changements.

(...) Il n'y a personne de plus anti-constitutionnel, de plus anti-légal, de plus anti-parlementaire, de plus répressif et de plus violent et de plus criminel que le fascisme.

Le fascisme et sa violence liquident tout, il se jette contre les universités, les ferme et les écrase; il se rue contre les intellectuels, les réprime et les persécute; il se jette contre les partis politiques, il se jette contre les organisations syndicales; il se jette contre toutes les organisations de masse et les organisations culturelles. (...)

Et nous vous le dirons en toute franchise, nous avons eu l'occasion d'apprendre et de voir le fascisme à l'oeuvre.

Et sincèrement, nous croyons que rien ne pourrait nous apprendre plus, à nous, que cette visite. Mais on dit aussi que rien n'apprend plus de choses à un peuple qu'un processus révolutionnaire. Tout processus révolutionnaire enseigne aux peuples en quelques mois ce qui peut prendre des années en d'autres circonstances.

Il y a une question:

Qui apprendra plus et plus vite? Qui prendra plus conscience et plus vite? Les exploiteurs ou les exploités?

Qui apprendra le plus vite dans le courant du processus, le peuple ou les ennemis du peuple?

Et êtes-vous complètement certains, vous qui êtes protagonistes, acteurs de la page qu'écrit votre Patrie, êtes-vous tout à fait sûrs d'avoir plus appris que vos exploiteurs?

(Cris: oui!)

Permettez-moi donc d'être d'un avis contraire, dans ce cas, non pas contraire à l'avis du président, mais contraire à l'avis des masses.

Demain, les agences de presse diront, quelque part dans le monde: "Castro n'est pas d'accord avec les masses". Nous ne sommes pas d'accord sur l'appréciation de la situation. Et dans cet espèce de dialogue sur des questions scientifiques et historiques, nous pouvons dire que nous ne sommes pas complètement

certains, que dans ce processus singulier, le peuple,le peuple humble, qui est l'immense majorité du peuple, ait réellement appris plus vite que les réactionnaires et les anciens exploiteurs.

Mais il y a encore quelque chose de plus. Les systèmes sociaux que les Révolutions bouleversent ont beaucoup d'années d'expérience. Ils ont accumulé des cultures,ils ont accumulé des techniques, ils ont accumulé des trucs de toute espèce pour agir face aux processus révolutionnaires: et en face de ça se présente la masse du peuple qui n'a pas cette expérience, qui n'a pas ces connaissances, qui n'a pas ces techniques, et elle aborde l'affrontement avec toute l'expérience et les techniques accumulées de l'autre côté.

Et si vous désirez que nous soyons francs — et nous avons dit que nous ne pouvions pas mentir; nous pouvons seulement nous tromper, faire une erreur d'appréciation, mais jamais nous ne dirons quelque chose que nous ne croyons pas — et nous croyons, nous, sincèrement, que l'apprentissage de la partie opposée, l'apprentissage des réactionnaires a été plus rapide que l'apprentissage des masses." (2)

les positions stratégiques de la gauche révolutionnaire

Avant les élections le MIR refusait de s'engager dans le processus électoral. Leurs tâches principales: l'action révolutionnaire armée et la mobilisation combative des masses. Leur voie d'alors: la défense de ceux qui n'ont rien, la lutte contre ceux qui les volent, la construction d'une armée révolutionnaire qui, dans un combat pour la conquête du pouvoir, développe une guerre révolutionnaire à la ville et à la campagne.

Après une première année de pouvoir de l'UP, l'analyse du MIR se développe ainsi: "Apparemment la stratégie prépondérante de la bourgeoisie et de l'impérialisme serait de permettre qu'Allende assume le pouvoir et gouverne pendant quelques mois, pour pouvoir l'entraver ensuite, dans les filets de la légalité en vigueur,tout en le faisant surveiller par les Forces

2- **Le Chili sous Allende** présenté par Alain Joxe, coll. Archives, Gallimard, Julliad, P. 101.

Armées le menaçant constamment d'un coup d'Etat militaire réactionnaire et l'empêchant aussi de répondre aux aspirations des masses. Parallèlement, il s'agirait de faire baisser la production industrielle et agricole, de saboter la négociation du refinancement afin d'accentuer l'inflation et le chômage.

Le gouvernement de l'UP perdrait ainsi son prestige et, à partir de cet instant, avec l'appui de groupes de choc de la droite, il s'agirait d'entraîner les forces armées à "sauver la patrie" et empêcher "le désordre et le chaos", pour pouvoir faire tomber Allende dans des circonstances politiques favorables à la bourgeoisie et à l'impérialisme. Cette stratégie a l'avantage de donner le temps aux classes dominantes de regrouper leurs forces." (3)

Ces analyses publiées en 1971 dans l'organe du MIR, "El Rebelde", semblent aujourd'hui également prophétiques. Sans doute parce qu'elles se situaient en dehors des responsabilités gouvernementales, elles ont pu refléter avec clarté certains problèmes que les autres partis, membres de l'UP, (le PC, le PS, le MPAU l'aile gauche dissidente de la DC et l'API (Alianza Popular Independiente) qui représente la bourgeoisie nationale chilienne) ne pouvaient exprimer, partagés entre plusieurs tendances.

Seul le recul historique nous permet maintenant, à la lumière des révélations sur les activités de la CIA au Chili, de comprendre la gigantesque machination montée contre le gouvernement Allende et sa politique révolutionnaire par des voies pacifiques. L'exemple du Chili constitue un enrichissement à l'expérience révolutionnaire mondiale et à une nouvelle réflexion sur les voies du passage au socialisme.

le spectacle du tpq

Mis en scène par José Valverde, le spectacle contribue à cette réflexion, même si le texte de Juan Fondon porte surtout le spectateur à s'apitoyer sur le sort des chiliens privés par le fascisme de leurs libertés civiles et à s'interroger surtout sur les divisions de la gauche.

3- Op. cit. p. 63.

La scène de la Bibliothèque nationale a été utilisée de façon remarquable quand on connaît les difficultés techniques que posent la salle et la scène. Le spectacle s'est déroulé à l'avant-scène, sur le proscenium, devant un écran fixé au cadre de scène, utilisé pour les projections et le jeu en ombres chinoises.

Quelques comédiens se partageaient tous les personnages. Ils se présentaient à la fois comme acteurs et comme personnages, avec ou sans masques selon l'appartenance de classe des personnages représentés, le texte récité sur un ton neutre quand il s'agissait de la bourgeoisie. Quant au pouvoir fasciste et impérialiste, il était représenté par des bustes que les acteurs manipulaient comme des marionnettes.

Seuls les personnages-militants ne possédaient aucun accessoire théâtral s'interposant entre le spectateur et eux, afin d'éliminer toute distance, du moins apparente. Cependant, le regard, porté par le metteur en scène et par l'auteur sur le militant, éloignait malgré tout le spectateur du personnage. Leurs conceptions du militant s'incarnaient dans une image marquée d'un volontarisme violent, d'une certaine raideur tranchée et auréolée d'un idéal qui le porte davantage à l'effort et au sacrifice qu'à la danse, celle-ci étant réservée aux personnages de la bourgeoisie. Cette conception du militant, malgré la situation dramatique,

se dessinait en filigrane par le discours agressif et doctrinaire qu'on leur prêtait. D'ailleurs, de ce point de vue, la pièce n'ouvre pas suffisamment la voie à la compréhension des débats au sein des mouvements de gauche dans une situation où l'urgence ne commande pas un Front Uni large en vue d'une alliance contre un ennemi commun.

Un autre facteur non moins important de distanciation au cours de cette cérémonie théâtrale fut la présence dans la salle de nombreux Chiliens, sans doute, exilés politiques. Cette présence et la réalité politique actuelle du Chili atteignent un certain paroxysme angoissant au début du spectacle dans la projection des funérailles de Pablo Neruda qu'accompagnait de nombreux militants, en chantant l'Internationale. En rupture de ces images de douleurs et de désespoir, des chars d'assaut circulent dans la ville . — Pablo Neruda est mort quelques jours après le coup d'Etat militaire. — La fin du spectacle nous atteint également quand les comédiens scandent en choeur ce cri que prolonge la salle: "El Pueblo Unido Ramacera Vindido" accompagnés d'un chant révolutionnaire chilien.

A ces moments, une angoisse profonde et une révolte sourde nous étreignent à la pensée de tous ces réfugiés politiques, de ces milliers de morts, de ces tortures et de ce massacre que le fascisme engendre. La présence dans la salle de ces chiliens exilés et la réalité terrifiante du Chili, toujours actuelle, dépassent toutes les fictions.

Mais cette douleur angoissante ne devrait pas nous faire oublier l'importance de la systématisation de la révolte et de l'organisation, tâches auxquelles se consacrent les militants engagés.

Thérèse Arbic

> Le marxisme comporte de multiples principes, mais ils peuvent tous se ramener en dernière analyse à une seule phrase: on a raison de se révolter contre les réactionnaires. Mao Tsé Toung. (4)

4- Citation omniprésente pendant la Révolution culturelle, tirée de **Théorie de la contradiction** de Alain Badiou, Collection Yenan, p. 15.

pour la création

"Vous n'aimez que les valeurs bien établies", dit-il, à propos d'éminents universitaires qui fréquentent son salon à la jeune fille qu'il aime follement, dans ce chef-d'oeuvre déchirant qu'est "MARTIN EDEN". "Il n'y a pas une idée originale dans leurs ouvrages et ils ne connaissent que la chose conventionnelle et bien établie; en fait, c'est eux, la Chose établie. [...] Et leur fonction consiste à mettre le grappin sur tous les jeunes universitaires, à en chasser soigneusement tout ce qu'ils peuvent avoir d'original dans le cerveau et à les marquer du sceau des valeurs établies."
Patrick Straram le Bison ravi, **Bribes 1. Prétextes & lectures**, L'Aurore, 1975, p. 62.

"La plupart d'entre vous connaissent sans doute la boutade de Roland Barthes à qui l'on avait posé la question: "Qu'est-ce que la littérature?" et qui a répondu: "C'est l'enseignement de la littérature!" La question trouve facilement son explication dans ce que l'on a appelé la crise de la littérature (...) nous arrivons rapidement à un noeud de questions dont la principale était déjà présente dans la boutade de Barthes qui dénonçait la conception traditionnelle de la littérature que son enseignement a contribué à maintenir et qui

souhaitait un retour sur son statut et son rôle dans la société. Parce qu'elle est essentiellement langage, en effet, la littérature ne peut pas ne pas être influencée par l'évolution de la société. Et l'école, qui subit la même influence, ne peut pas à son tour ne pas suivre le mouvement ou, tout au moins, en subir les effets." Ces bribes du discours de Jean-Claude Cadieux, doyen de la faculté des sciences de l'éducation à l'Université Laval, étaient les seules à esquisser une vision réaliste du phénomène littéraire parmi tous les discours qui ont été prononcés le 19 mars 1976 à l'ouverture du colloque de l'Association Québécoise des Professeurs de Français (section de Québec) dont le thème était "Littérature et enseignement de la littérature". Les autres discours sombraient dans l'idéalisme: le présentateur parlait volontiers de cette race des littéraires, race rare possédée par l'amour de la littérature — il n'arrêtait pas de sourire comme on sourit dans les annonces publicitaires —; l'écrivain invitée, Marie-Claire Blais, a insisté pour souligner que le don littéraire est une chose intérieure, qu'on ne choisit pas de devenir écrivain si ce n'est déjà là, qu'elle était possédée par le caractère des êtres, que les sociétés pauvres ou riches sont hostiles aux écrivains, que le roman c'est l'étude de l'être humain, que les écrivains sont les ennemis de la société, qu'ils ont l'âme révolutionnaire, qu'elle sera toute sa vie solitaire, etc. On comprendra facilement que ce ne sont pas de tels propos qui vont changer l'enseignement de la littérature: l'écrivain n'a pas fini d'être un marginal.

Que faire pour transformer l'enseignement de la littérature? Comment échapper aux refrains des pâmé(e)s de la littérature?

se mettre à l'étude

Ce qui s'impose avant tout c'est d'arrêter de se référer aux manuels de littérature qui ne fournissent que des schèmes d'explication idéalistes et de se mettre à l'étude pour penser notre enseignement de la littérature c'est-à-dire la plupart des notions que nous véhiculons dans notre discours sur la littérature. Il est urgent de cesser d'enseigner en croyant savoir ce que nous faisons: nous ne savons pas ce que nous faisons tant que nous ne sommes pas conscients que notre discours critique

participe à la lutte idéologique c'est-à-dire qu'il défend une position idéologique: idéaliste ou matérialiste. Un(e) enseignant(e) qui veut défendre une position matérialiste, une position qui explique le réel en fonction de la lutte de classes doit s'imprégner de la théorie du matérialisme historique et dialectique — lire Marx, Engels, Lénine, Mao, Gramsci, sans cesse pour lutter contre notre longue éducation idéaliste qui a toujours masqué la réalité par des discussions scolastiques ou des argumentations tautologiques — et voir comment elle s'applique à la littérature: pour cela lire **Pour une théorie de la production littéraire** par Pierre Macherey (François Maspero, 1966), **Sur le réalisme** par Bertolt Brecht (L'Arche, 1970), **L'écriture et les Textes. Essai sur le phénomène littéraire** par France Vernier (Editions sociales, 1974).

Mais un enseignement matérialiste ne peut servir de propagande pour la dictature du prolétariat s'il masque le fonctionnement du texte littéraire, s'il use du texte comme d'un prétexte pour répéter mécaniquement quelques mots d'ordre politiques. L'enseignant s'il ne veut pas tenir sur le texte littéraire un discours idéaliste doit donc savoir comment se fabrique le texte — le rapport de la littérature au langage —, comment intervient dans cette fabrication la question du sujet — le rapport de l'oeuvre à l'individu —; pour cela lire **Pour la poétique** par Henri Meschonnic (Gallimard, 1970), **Le Pouvoir des mots. Symbolique et idéologique** (Maison Mame, 1973), **L'Action restreinte. De la littérature** (L'Aurore, 1975) ouvrage que j'ai écrit à partir de mes pratiques d'enseignant et d'écrivain.

Pour celle ou celui qui n'a reçu pour enseignement qu'un enseignement idéaliste traditionnel — l'explication de texte et la dissertation étant les exercices habituels — la lecture de ces six livres-manuels sera difficile car elle ou il aura à se familiariser avec une quantité de références qui lui sont inconnues: c'est dire que ces six manuels vont le renvoyer à quantité d'autres lectures, qu'elle ou qu'il ne doit pas espérer une transformation de son discours du jour au lendemain: c'est l'affaire de quelques années de lectures intensives. Pour que ces lectures puissent être facilitées il est bon de former de petits groupes de travail où l'apport de chacun(e) peut permettre une compréhension plus satisfaisante. Donner un enseignement matérialiste exige beaucoup d'efforts non seulement à cause d'un nouvel apprentissage mais aussi parce que l'ancien

apprentissage est encore dominant dans notre milieu, chez nos étudiant(e)s donc, qu'il nous a marqués durant toute notre formation; ce nouvel apprentissage suppose donc une lutte continuelle contre l'ancien. Il est plus facile de répéter ce qu'on nous a toujours dit que de remettre en question tout cet héritage académique et de faire nôtre l'héritage révolutionnaire.

l'étude est-elle suffisante ?

"Haeck favorise ce qu'il appelle un enseignement "scientifique" et "réaliste" de la littérature. Scientifique en ce qu'il fait appel aux sciences de l'homme, à la lecture extensive — et non pas sous forme d'anthologies — des textes littéraires, et à un appel à la créativité de l'étudiant considéré comme producteur tout autant que consommateur de fictions. On voit que si ces ambitions sont très louables, elles ne sont guère "scientifiques", la première seule méritant — et supportant — son qualificatif. (...) Cet enseignement, par ailleurs, peut avoir deux objectifs: former des critiques, former des "producteurs de fictions". En les proposant, Haeck se situe à un niveau bien précis, qui concerne ceux qui vivent de et par la littérature. (...) L'enseignement de la littérature concerne une population bien plus large, tous les étudiants qui ne vivent pas de la littérature et à qui il faut apprendre à lire des textes, c'est-à-dire essentiellement à leur donner le goût de les lire. Pour cela, il suffit, je pense, de les aimer assez soi-même pour en parler avec une conviction contagieuse. Ce qui n'exclut pas un discours rigoureux, bien au contraire. Enseigner la littérature, finalement en dernière instance, c'est susciter le désir de lire, créer des lecteurs. Quand on a réussi ça, comme professeurs, je pense que nous pouvons considérer avoir fait notre boulot." (Jacques Pelletier, "L'enseignement de la littérature aujourd'hui", dans **Liberté**, no 103, 1976, p. 86). Cette conclusion vient après un texte où cet enseignant de premier cycle universitaire partageait l'idée qu'un enseignant de littérature doit s'engager "dans une problématique plus large dont l'enjeu est la transformation de l'homme et de la société" (**loc. cit.**, p. 80); et voilà à la fin cette conclusion décevante où l'idéalisme revient: on en revient à l'amour de la littérature et au goût de la lecture. Il faut alors se demander à quoi peuvent bien

servir l'étude des sciences de l'homme (matérialisme historique et dialectique, poétique, psychanalyse) et la rigueur qu'elle doit donner à la pensée si cette étude aboutit au même comportement idéaliste, tombe dans les "bavardages" des professeurs de "cette institution sclérosée qu'est l'Université" (**loc. cit.**, p. 85).

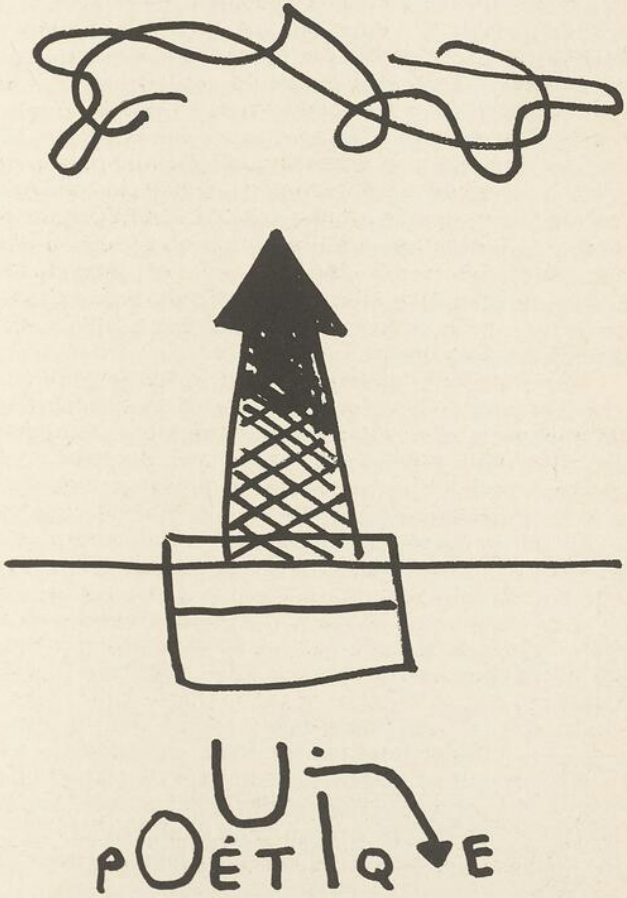
Je tente une réponse: on croit être un enseignant progressiste parce qu'on a remplacé les concepts des anciens universitaires empruntés à la psychologie, à la sociologie et à l'histoire littéraire par les concepts des sciences de l'homme qui sont à l'avant-garde en ce moment; mais ce qu'on ne voit pas c'est que leur utilisation reste la même, qu'on se sert des nouveaux concepts comme des anciens c'est-à-dire qu'ils constituent des grilles d'analyse que les étudiant(e)s devront reproduire parce que l'enseignant(e) l'exige: c'est sa rigueur. De nouveaux concepts qui laissent en place d'anciens devoirs! Est-ce cela être scientifique(1)? Est-ce cela produire de nouvelles connaissances?

> **Est "scientifique", en histoire comme ailleurs, l'opération qui change le "milieu" — ou qui fait d'une ORGANISATION [sociale, littéraire, etc.] la condition et le lieu d'une TRANSFORMATION. "L'opération historique" par Michel de Certeau, dans J. Le Goff et P. Nora, dir., FAIRE DE L'HISTOIRE, I, Gallimard, 1974, p. 20.**

Comment ne pas voir que les nouveaux concepts tirés du matérialisme historique et dialectique, de la poétique et de la psychanalyse, appellent de nouveaux comportements, que ce ne sont pas seulement des concepts explicatifs ("scientaux") mais également des concepts producteurs ("scientifiques"): il ne suffit pas d'expliquer ce qui était, il faut encore produire ce qui n'est pas encore là. Alors rejeter la créativité, lui dénier toute rigueur, c'est ne rien comprendre à ce que l'on a lu: c'est ne pas s'être aperçu que Marx, Nietzsche, Freud sont des penseurs, des producteurs de pensées neuves, que pour cela ils ont risqué un langage neuf. C'est ne pas être scientifique, c'est rester académique, rester dans la répétition, c'est être "scientaI".

1- Voir la distinction que Boèce (480-524) a dû introduire dans sa traduction des **Secondes Analytiques** d'Aristote entre **scientalis** "propre à la science" et **scientificus** "qui produit la science" (Emile Benveniste, "Genèse du terme 'scientifique'", Dans **Problèmes de linguistique générale,** II, Gallimard, 1974, p. 247-253).

L'étude n'est donc pas suffisante si elle ne débouche pas sur des pratiques : il ne sert à rien de parler de dominants et de dominés si j'écrase les étudiant(e)s avec mon savoir, si je ne tiens pas compte de leur histoire, de parler des techniques d'écriture si ne ne les fais pas produire des textes de fiction, de parler de désirs et de pulsions à l'oeuvre dans un texte si je ne permets pas que chacun(e) mette en jeu les siens. Il faut donc dépasser l'étude en l'éprouvant au creuset de la création, en donnant libre cours à la création, sinon on ne fait que fournir à la société bourgeoise ce qu'elle veut : des individus qui ont appris à être soumis. Voici ce que je propose.



libre cours

Dans un cours de littérature laisser de côté les travaux critiques, ou ne s'en servir sous forme de notes pêle-mêle ou de préface que comme matériaux préparant le travail de création et aidant à prendre conscience de ce qui arrive dans la création — il arrive autre chose que le don, le talent—. Tous les travaux des étudiant(e)s doivent mener à la création; il ne sert à rien de permettre aux étudiant(e)s comme dernier travail un travail de création — un peu comme on donne un bonbon à un enfant pour avoir été bien obéissant —: cela ne permet aucun travail, aucune transformation, c'est avouer une indifférence à la création et à la formation de l'étudiant(e): tout ça revient à considérer que le travail d'analyse fait, on peut permettre un travail moins sérieux c'est-à-dire moins contrôlable, un travail de création! Préférer la création à la critique ne signifie pas que cette dernière ne soit importante — l'enseignant(e) a tout intérêt à connaître les ouvrages critiques contemporains: c'est à leur lecture qu'il(elle) se forme, qu'il(elle) développe **sa** pensée critique —, cela signifie que les étudiant(e)s sont plus prêt(e)s à créer à partir de cette langue qu'elles et qu'ils parlent depuis quinze ans au moins qu'à critiquer parce qu'elles et parce qu'ils ne sont pas capables de lire les ouvrages critiques intéressants.

Que faire pour apprendre à écrire? Ecrire: donner du style à la langue. Du style? De la force, du plaisir, de la connaissance. Alors que les communications habituelles sont conventionnelles la plupart du temps, sans nouveau: sans forces nouvelles, sans plaisirs nouveaux, sans connaissances nouvelles. Il y a du style quand la langue est porteuse de connaissances, de rythmes, de désirs neufs; autrement il y a discours, usage correct du code linguistique. Le style n'est pas un usage incorrect du code, une transgression du code, c'est un usage violent du code: il s'agit de plier la langue pour lui faire dire autre chose que la pâte habituelle des discours établis.

> **Je veux lever toutes les défenses, brûler tous les interdits, dévêtir tous ceux qui se parent d'ornements de mages et qui vaticinent depuis des siècles sous prétexte qu'ils ont un plumage multicolore.**
>
> Gilles Hénault, **Signaux pour les voyants**, L'Hexagone, 1972, p. 131.

Donner aux étudiantes, aux étudiants — si je tiens à marquer les sexes c'est que quelques-unes ont commencé à marquer l'écriture féminine — une définition de l'écriture qui ne propose pas un modèle mais plusieurs. Par exemple: l'écriture reportage des naturalistes, brillante des sur-réalistes, tranchante des ardent(e)s, réaliste des communistes, sèche des nouveaux romanciers, machinante des textualistes, aimanteuse des exubérant(e)s (2). Ajouter que l'écriture transforme non seulement le langage de tous les jours mais la littérature elle-même qui bien vite se fige: elle devient alors un discours bien étiqueté dans les manuels d'histoire de la littérature. Plusieurs modèles afin que chacune et chacun aient envie d'inventer **son** modèle, de se prendre en bouche, de ne plus se laisser parler par la langue mais de la parler à sa vie, à la hauteur de sa vie. Mais que ces modèles mettent l'accent sur la prose plutôt que sur le vers: si Mallarmé, en 1892 dans "Crise du vers", après avoir constaté que Hugo avait mis fin au vers régulier souligne la nouvauté du vers libre, j'en profite pour vous annoncer la fin du vers libre, le responsable en est Paul Eluard, et pour vous souligner la nouveauté de la prose dans tous ses états: brisée, continue, rapide, lente, etc.

> **Ce qui est fini, passe-le! Ne prends que ce qui sera.**
>
> Hélène Cixous, **Révolutions pour plus d'un Faust,** Seuil, 1975, p. 14.

Amener l'étudiante, l'étudiant à créer à partir de quelque chose — l'étudiant(e) a raison de craindre quand on lui demande de créer à partir de rien, c'est une opération impossible —; et ce quelque chose c'est d'abord les textes déjà produits. Demander à l'étudiant(e) d'écrire à partir des livres que je lui fais lire — ne pas donner à lire n'importe quoi donc, mais faire un choix

---

2- Voici à titre indicatif des titres français pour chaque modèle: **L'Insurgé** (1886) de Jules Vallès, **Le Paysan de Paris** (1925) de Louis Aragon, **Le pèse-nerfs** (1925) d'Antonin Artaud, **La Conspiration** (1938) de Paul Nizan, **Tropismes** (1939) de Nathalie Sarraute, **Nombres** (1968) de Philippe Sollers, **Le Troisième corps** (1970) de Hélène Cixous. Des modèles québécois: **Bonheur d'occasion** (1945) de Gabrielle Roy, **Le Vierge incendié** (1948) de Paul-Marie Lapointe, **Les Solitudes** (1949) de Hector de S.D. Garneau, **Journal d'un hobo** (1965) de Jean-Jules Richard, **L'Antiphonaire** (1969) de Hubert Aquin, **Reliefs de l'Arsenal** (1974) de Roger Des Roches, **Don Quichotte de la Démanche** (1974) de Victor-Lévy Beaulieu.

raisonné où la plupart trouveront leur bien —, cela lui permet d'abord de découvrir comment un(e) autre s'y est pris(e) pour produire certains effets, ensuite d'utiliser à son compte ces techniques et parfois d'en développer de nouvelles. Mais l'écriture si elle vient d'abord des écritures qui l'ont précédée soit pour continuer leur action ou au contraire pour lutter contre elle, vient aussi d'un engagement lié à notre position vis-à-vis de l'idéologie de la classe dominante — partage-t-on ses valeurs politiques, économiques, culturelles? — et de la force de notre imaginaire qui dépend de la qualité d'écoute de notre esprit. Qu'est-ce qu'il écoute? De quoi se nourrit-il: de la culture dite de masse mais fabriquée par la bourgeoisie, de la culture populaire presque inconnue, de la culture officielle: des valeurs reconnues par l'élite bourgeoise, de la culture révolutionnaire: des valeurs — nécessité de la lutte des classes (art de stratégie, de la guerre), pratique de la critique (connaissances scientifiques), expression libre (ne pas taire ce qu'on sait) — reconnues par une avant-garde intellectuelle qui refuse de faire le jeu de l'élite intellectuelle bourgeoise qui fait de la culture une consommation spirituelle entre âmes sensibles, une affaire de goût dit-on, ou entre esprits scolastiques, une affaire d'érudition dit-on?

Dire à l'étudiant(e) de prendre des risques, de ne pas se contenter de répéter des formules: la littérature n'est pas seulement le reflet d'une idéologie, elle est aussi quand elle est prise au sérieux un moyen de transformation de l'idéologie qu'elle véhicule, un moyen d'explorer de nouvelles possibilités de vie. Cela suppose un mode d'évaluation très souple où certains échecs méritent autant que certaines réussites. Ne pas juger les textes d'une étudiante, d'un étudiant par comparaison avec ceux des autres, mais plutôt amener chacun(e) à travailler à partir de son premier texte. Tous les étudiants ne partent pas du même point: le premier texte remis le montre; il s'agit alors d'aider chacun(e) à identifier d'une façon précise les facilités ou les banalités de son texte. Pour cela il est bon que l'enseignant(e) ne soit pas le seul lecteur, la seule lectrice pour que l'étudiant(e) ne dépende pas du comportement d'un seul lecteur mais puisse procéder à son autocritique à partir des réactions de quelques lecteurs: créer alors des petits groupes de quatre ou cinq individus où chacun(e) est tenu(e) de faire lire son texte aux autres et de critiquer leurs textes. Cette méthode a le mérite de forcer l'étudiant(e) à dépasser les textes personnels — j'écris pour moi donc j'écris comme

je veux —, l'idée qu'un texte littéraire n'exprime que l'âme profonde d'un individu sensible, pour l'amener à écrire des textes pour les autres, des textes où on calcule certains effets, qui veulent transformer celles et ceux pour qui ils sont écrits. L'évaluation doit tenir compte de l'histoire de chaque écriture: de son point de départ, de ses réalisations, de son questionnement, des risques pris; il faut alors que l'enseignant(e) écoute chacun(e) raconter son histoire sinon l'évaluation risque d'être injuste. Une autre condition tient à l'atmosphère du cours: il faut que l'étudiant(e) sente vraiment qu'elle peut, qu'il peut prendre des risques sans couler, sans échouer; que l'enseignant(e) par exemple arrête d'être obsédé(e) par le plagiat: ne sait-on pas encore que le plagiat est nécessaire (Isidore Ducasse), que la technique de la citation camouflée est souvent très efficace. Citer un autre texte sans mettre les guillemets permet de le transformer, de se l'approprier: mais faire soi le texte d'un autre, faire d'un texte étranger un texte à soi, cela signifie que je me porte garant de ses nouveaux effets, que je sais pourquoi ce texte m'est nécessaire, pourquoi il doit entrer dans ma poussée d'écriture.

> (...)**Un dictionnaire et trois ou quatre livres dont il avait besoin, qu'il pillait comme un barbare avec une bonne conscience quand il lui apparaissait urgent ou nécessaire de faire un lien, d'amorcer une nouvelle situation.**
>
> Victor-Lévy Beaulieu, **Don Quichotte de la Démanche,** l'Aurore, 1974, p. 80.

Dans un cours de création il faut tout faire pour que la création soit possible; et pour ça se maintenir dans le paradoxe: donner à l'étudiant(e) toutes les libertés pour travailler selon ses intérêts mais exiger d'elle, de lui, de comprendre ce qui arrive dans l'écriture, dans la lecture, de savoir comment produire des effets. Que l'étudiant(e) apprenne à être libre **et** critique. La raison d'une telle méthode est d'offrir à l'étudiant(e) un cours où il (elle) travaille selon son désir-connaissance — dans la plupart des cours il(elle) doit reproduire la grille d'analyse de l'enseignant(e) quand ce n'est pas son vasage (un discours vaseux est un discours en décomposition: ça pue) — et un cours où le texte littéraire n'est pas estropié, réduit à des grilles analytiques qui masquent les envies de révolutions de l'écriture, ce qu'elle exige de risque, de passion, de vie, de critique, d'engagement. Travailler selon son désir-connaissance ne veut pas dire suivre la

voie de la facilité — j'écris spontanément n'importe quoi et je suis tout satisfait du résultat —, c'est plutôt la pente raide car le désir et la connaissance sont presque morts chez la plupart des individus, non pas qu'ils n'aient pas de désirs et de connaissances: ils en ont même beaucoup grâce à l'intense propagande bourgeoise des communications de masse (presse, radio, télévision, cinéma) mais ces désirs et ces connaissances sont improductifs pour eux car ils sont les désirs et les connaissances de la classe dominante qui travaille non pas à libérer les individus mais à garder sur eux son contrôle. Travailler selon son désir-connaissance c'est donc d'abord reconnaître son désir-connaissance: ce qui n'est pas une tâche facile quand on a seize ou dix-sept ans, qu'on a appris à faire ce que la famille et l'école demandaient: à être un singe en somme (lire "Nouvelles d'un jeune homme cultivé" de E.T.A. Hoffman dans **Kreisleriana**). Que faire pour trouver mon désir-connaissance? Arrêter d'être un avaleur de connaissances, un répétiteur doué, commencer à lire les révoltés (Nietzsche, Ducasse, Rimbaud, Artaud, etc.) et les révolutionnaires (Gramsci, Mao, Brecht, Nizan, etc.), combiner la force intérieure du révolté à l'organisation de l'activité pratique des révolutionnaires. Une telle méthode n'est possible que si l'enseignante, l'enseignant, est elle-même, lui-même, en marche sur la pente raide de son désir-connaissance; autrement la création tourne en ornementation divertissante. Ne vivant pas encore dans le meilleur des mondes, à moins d'être sourdaveuglendormi ou de tirer comme on dit son épingle du jeu, la seule création vraie devient révolution transformante qui vise à dénoncer les aliénations politiques, économiques et culturelles par l'affirmation de toutes les luttes qui visent une vie meilleure pour le plus grand nombre de femmes et d'hommes (3).

création et critique

Pour ce qui est du goût de la lecture, Nietzsche a tranché une fois pour toutes:

3- Ce texte, "Libre cours", reprend — renoue, retouche, corrige — et développe un texte de mai 1974 paru dans **L'Action restreinte. De la littérature,** p. 52-53.

De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce qu'on écrit avec son sang. Ecris avec du sang, et tu apprendras que sang est esprit. Il n'est guère facile d'entendre le sang des autres: odieux me sont oisifs qui lisent. Qui connaît le lecteur, pour le lecteur celui-là plus rien ne fait. Encore un siècle de lecteurs — et l'esprit même sera puant.

"Du lire et de l'écrire", dans **Ainsi parlait Zarathouastra**, "Idées", 1975, p. 54.

Non je n'ai pas fait mon travail d'enseignant progressiste si j'ai réussi à "susciter le désir de lire", à "créer des lecteurs" (J. Pelletier, **loc. cit.** p. 86, je n'ai fait qu'entretenir la misère intellectuelle. Ce ne sont pas des lecteurs que j'ai à former ce sont des créateurs et des critiques. La lecture n'est pas une fin, ce n'est qu'un moyen; la lecture qui ne mène pas à la création et à la critique ne fait qu'entretenir la littérature comme passe-temps: on lit pour tuer le temps, pour empêcher l'histoire de bondir en avant. Nous n'avons pas besoin de tels lecteurs, ce sont de tels lecteurs qu'il faut liquider: ceux qui lisent par goût; l'enseignatn(e) a donc intérêt à ne pas mettre au programme que des livres qu'il (elle) aime "pour en parler avec une conviction contagieuse" (J. Pelletier, **loc. cit.**, p. 86): (4) pour ma part j'aime mettre à l'étude des livres qui présentent des styles différents, la plupart du temps des livres québécois qui viennent de paraître, que je n'ai pas encore lus parfois: que j'aie ainsi mis au programme une oeuvre faible ne m'inquiète pas: on apprend parfois autant à reconnaître les faiblesses d'une oeuvre que les forces d'une autre. Ce qu'il faut c'est théoriser et pratiquer une lecture-écriture (nécessité d'écrire la lecture, de produire à partir de la lecture

---

4- Ce que j'attaque ici, je le rappelle, c'est la conclusion idéaliste de l'article de Pelletier et non tout l'article qui manifeste ici et là, et c'est rare chez les enseignants de littérature, une volonté progressiste. Par exemple: "Un écrivain, un enseignant qui ne se préoccupent que de la littérature considérée comme champ clos se disqualifient à la fois sur le terrain du combat social — sur lequel ils se refusent à s'engager — et sur celui de la littérature, puisque leur expérience tronquée du réel ne peut leur permettre d'en rendre compte dans toute sa complexité et sa richesse." (**loc. cit.**, p. 80). Mais l'idéalisme l'emporte: voir par exemple son explication des oppositions formalisme / réalisme, écrivain réactionnaire / écrivain révolutionnaire (je reprendrai ces notions dans un prochain article consacré à l'ouvrage de Henri Meschonnic, **Le Signe et le poème**, Gallimard, 1975).

quelque chose qui renforce ma compréhension de la réalité, sinon la lecture dérive dans la mémoire, l'occupe et la colonise sans que j'en mesure les effets) et une lecture-critique (voir quels effets produit la lecture d'une oeuvre dans la lutte idéologique entre le camp idéaliste et le camp matérialiste).

Je ne crois pas utopique pour le vérifier dans ma pratique (5), de demander à l'étudiant(e) des niveaux secondaire V et collégial une lecture-écriture c'est-à-dire une écriture de fiction faite à partir des lectures qu'il a à faire; à ces niveaux la lecture-critique, la saisie des effets d'une oeuvre dans la lutte idéologique, doit être faite par l'enseignant(e) à cause du peu de connaissances qu'ont les étudiant(e)s du matérialisme historique et dialectique, de la poétique et de la psychanalyse. Cette lecture-critique peut être faite à partir de questions précises que l'enseignant(e) donne à l'étudiant(e) avant la lecture de l'oeuvre. Mais il m'apparaît souhaitable que les étudiant(e)s du niveau universitaire soient capables de produire des lectures-critiques; pour cela on leur fera lire des ouvrages critiques contemporains qu'ils(elles) seront plus à même de comprendre à la suite de leurs lectures-écritures à partir d'oeuvres de fiction.

Pour lever un malentendu: quand je lis qu'il faut former des créateurs et des critiques je ne vise pas une minorité d'étudiant(e)s qui deviendront critiques et écrivains, je vise toutes les étudiantes et tous les étudiants qui ont à suivre des cours de littérature parce que tant qu'à suivre un cours autant y apprendre à lier théorie et pratique. Personne n'est surpris que dans un cours de travaux manuels on demande aux étudiant(e)s de produire des objets alors que dans un cours de littérature on trouve étrange que les étudiant(e)s aient à produire des textes de fiction. On trouve ça étrange parce qu'on croit que l'écriture ça ne s'enseigne pas, qu'à seize vingt ans on n'a encore rien à dire, parce qu'il est plus facile d'appliquer des grilles sur des textes déjà étudiés que de lire un texte qui vient d'être écrit à côté de vous — il est vrai que pour cela il faut suivre la production actuelle, essayer soi-même de produire de la fiction alors que tout ce qu'on a appris à faire de minutieuses analyses de

---

5- Voir le no 21 des **Herbes rouges** réalisé avec un groupe d'étudiantes et d'étudiants de niveau collégial. Et dans le présent numéro le montage de textes d'étudiantes et d'étudiants de l'atelier d'écritures animé par Madeleine Gagnon au niveau universitaire.

texte et des dissertations à trois temps —. Ce que je vise c'est développer les attitudes créatrice et critique des étudiant(e)s et non qu'elles et qu'ils deviennent des écrivains et des critiques — mais si cela advenait j'en serais content: ça ferait des écrivains et des critiques conscients de leur travail, qui ne feraient pas de leur travail une activité mystérieuse au-dessus de la lutte des classes.

Philippe Haeck

Vouloir libère; car vouloir, c'est créer, voilà ce que j'enseigne; et c'est SEULEMENT pour créer que vous devez apprendre!

"D'anciennes et de nouvelles tables", dans **Ainsi parlait Zarathouastra,** Idées", 1975, p. 256.

CREATIVE est à entendre donc au sens "relatif" d'une pensée qui modifie la manière de sentir du plus grand nombre, et, donc, la réalité elle-même qui ne peut être pensée sans ce plus grand nombre. Créative également en ce sens qu'elle enseigne qu'il n'existe pas une "réalité" qui serait par soi, en soi, et pour soi, mais une réalité en rapport historique avec les hommes qui la modifient, etc.

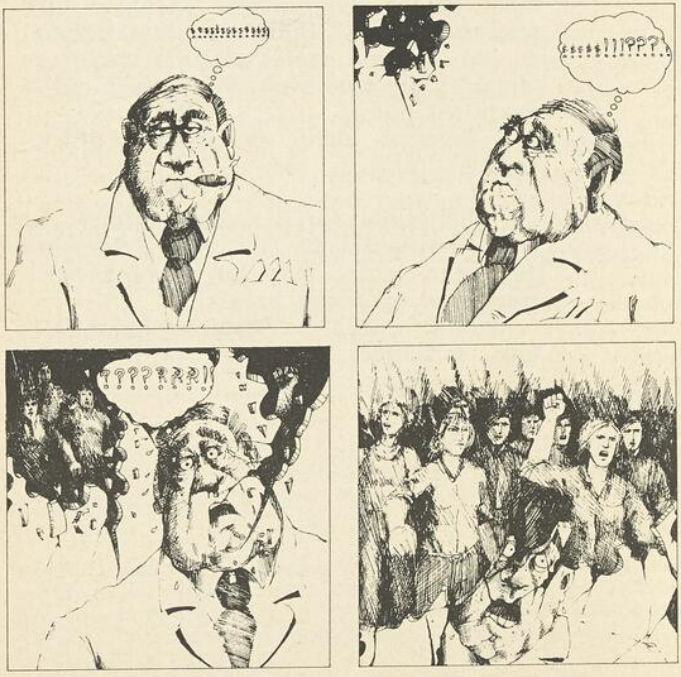
Gramsci dans le texte, Editions sociales, 1975, p. 168.

Parlez plus fort je ne vous entends pas vous êtes étouffés par l'officielle propagande du capital parlez plus fort sommes-nous sourds ou êtes-vous muets.

Madeleine Gagnon, **Pour les femmes et tous les autres,** L'Aurore, 1974, p. 45.

apprendre la bd

Bulletin populaire, 11 juillet 1974.



A l'intérieur d'une série de rectangles, des petits personnages s'agitent parmi des ballons aux formes diverses qui enserrent leurs paroles: c'est la bande dessinée, ou plus couramment la BD. Ils sont de plus en plus rares, heureusement, ceux qui la réduisent à l'univers puéril et insignifiant des petits "mickeys" de leur enfance. Médium de masse, art virtuellement populaire, accessible (mais longtemps méconnu) au support matériel peu coûteux, synthèse de l'image et de la parole, la bande dessinée explore de plus en plus toutes les possibilités de sa merveilleuse écriture. Elle nous a fourni, à travers certaines productions, un univers dense, efficace, aux étonnantes trouvailles graphiques, qui bouleverse souvent, par un humour tranquillement subversif, les formes traditionnelles de la narration et allie, dans les meilleurs cas, plaisir et activité critique. Mais elle offre aussi à ceux qui veulent mener d'une façon progressiste la lutte idéologique un précieux instrument didactique: déjà **Politique Hebdo** et le **Bulletin Populaire**, parsèment leurs pages de dessins d'humour et de comic-strips; le comité des citoyens d'Olier et la revue **Mobilisation** l'utilisent pour illustrer d'une manière efficace des concepts aussi complexes que l'inflation et les rapports de production en société capitaliste.

Jeudi le premier avril s'ouvrait, à l'Université de Montréal, le 2è Festival international de la bande dessinée francophone. Même si la publicité attirait les amateurs en annonçant la présence de grandes vedettes de la BD française (Pratt, Fred, Brétécher), le Festival consacrait la majeure partie de l'exposition à la bande dessinée québécoise (dite BDK). L'amateur qui découvre au Festival le foisonnement des productions locales s'interroge quant à l'absence à peu près totale, sur le marché, de publications québécoises. Dans cette chronique je tenterai de cerner les conditions matérielles qui refoulent dans des publications marginales la BDK dont le Festival nous montre le dynamisme, les tendances graphiques multiples et les orientations idéologiques.

entre les géants américains et européen, une production jusqu'ici marginale

Le marché francophone de la BD au Québec est contrôlé à 95% par des éditeurs étrangers (cf. **La Presse**

du 5 mars 1976, section Economie et Finances). Enserrée dans l'étau des productions américaines et européennes qui bénéficient d'une diffusion massive, la BDK a été privée jusqu'à présent des conditions propices à son développement. En effet, si le début du siècle a vu naître les prémices d'une BD québécoise (**Le père Ladébauche** de Bourgeois dans **La Presse** dès 1902, **La Famille Citrouillard** de Béliveau et **Le père Nicodème** de Paradis dans **La Patrie** dès 1905), celle-ci sera vite étouffée par l'invasion rapide, dans les quotidiens locaux, des "comics" américains. Grâce à un système de diffusion puissant et efficace, les "syndicates" (1), les Etats-Unis se sont assuré l'hégémonie sur le marché mondial de la BD. L'infiltration, vers 1909, des premiers "comics" américains se soldera, autour de 1930, par l'évincement, dans les grands quotidiens, des bandes dessinées locales (à l'exception du **Père Ladébauche** qui figure dans **La Presse** jusqu'en 1957, noyé dans un ensemble de bandes américaines): l'implantation des syndicates dans le marché mondial de la BD (par exemple, **Blondie**, qui se vend depuis 70 ans, se retrouve dans 1600 journaux à travers le monde) leur permet d'amortir rapidement leurs coûts et de vendre des bandes d'excellente qualité (Le **Tarzan** de Hogarth, les **Peanuts** de Schultz) à des prix dérisoires, éliminant ainsi les dessinateurs québécois dont les tarifs ne peuvent être concurrentiels.

Ces conditions matérielles expliquent pourquoi, de 1957 à 1973, les grands quotidiens ont totalement ignoré la BDK. A partir de 1973, par un effet à retardement de la Révolution tranquille et de l'expansion de l'idéologie nationaliste, certains journaux entrebaillent leur porte aux dessinateurs québécois. **La Presse** publie une bande quotidienne (**Les Microbes** de Michel Tassé); Québec-Presse consacre hebdomadairement une page aux

---

1- "Ce sont des firmes employant journalistes, critiques, chroniqueurs, et qui vendent aux journaux des éditoriaux, articles sportifs, recettes de cuisine, colonnes féminines, dessins humoristiques et bandes dessinées. Le dessinateur est l'employé du syndicate, propriétaire du titre, du sujet et des personnages de la bande... le dessinateur est lié au syndicate par un contrat de durée limitée,aux dispositions variables, qui lui assure un traitement fixe et un pourcentage sur les ventes, les adaptations (cinéma, publicité...) En revanche, le syndicate se réserve sa production et en dispose comme il veut." (P. Couperie, **Bande dessinée et figuration narrative**, Musée des arts décoratifs, Paris, 1967, p. 129).

- LE PERE LADEBAUCHE - Si on allait mouiller ça?
- LE NEVEU - Ah! oui, les canayens font jamais rien sans mouiller ça.

planches de Dupras. En 1976, **Le Jour** publie trois bandes quotidiennes québécoises (**Le sombre vilain** d'Hurtubise, **L'homme du nord** de Leprohon, **Jaunes d'oeufs** de Tanguay). **La Presse** a ajouté aux **Microbes** le **Rodolphe** de Bernèche. Enfin, **Le Devoir** "innove" avec deux ans de retard en publiant **Les atomisés** de Bello. Toutefois, c'est là une place étroite que les dessinateurs québécois ont conquise de haute lutte (ainsi, sur un total de douze bandes quotidiennes publiées par **La Presse**, deux seulement sont québécoises; quant au supplément de fin de semaine, ce n'est que tout récemment qu'il a commencé à publier par tranches une des plus piètres productions locales, **On a volé la coupe Stanley** de Arsène et Girerd, réservant la part du lion aux BD étrangères): la production québécoise se heurte encore, en ce qui concerne les grands quotidiens, à l'omniprésence de la BD américaine et à l'efficacité de sa mise en marché.

Sans nier l'importance de la vente de revues américaines de super-héros (Superman, Batman...), ou d'underground (Crumb), c'est incontestablement la BD française et belge qui s'est approprié le gros du marché. Les revues **Spirou, Tintin, Pilote, Charlie mensuel** sont distribuées massivement, et il est possible de trouver, dans les librairies spécialisées, des revues d'avant-

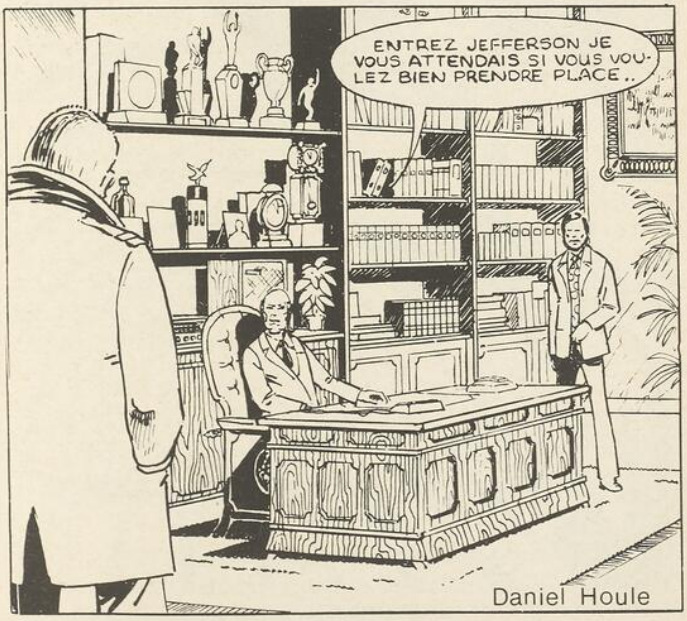
garde: **L'Echo des savanes, Falatoff, Métal hurlant.** Quand aux albums (éditions Dargaud, Casterman, Dupuis), ils pullulent. Pour ne citer que les auteurs les plus célèbres, rappelons Hergé (**Tintin**), Goscinny et Uderzo (**Astérix**), Greg (**Achille Talon**), Franquin [**Gaston Lagaffe**), Fred (**Philémon**), Brétécher (**Les Frustrés**) Druillet (**Lone Sloane**), Lauzier (**Lili Fatale**), dont les albums constituent la pâture des amateurs québécois de BD. Dans l'ensemble il faut signaler que ces productions européennes, si elles atteignent une qualité exceptionnelle qui se manifeste soit par la parfaite maîtrise du code de la BD (les classiques, **Tintin** et **Astérix**), soit par la subversion des codes et l'invention de techniques nouvelles (les albums de Fred, Druillet, Crépax), bénéficient en outre d'éditions luxueuses qui font forcément de la BD québécoise, qui ne dispose pas de tels moyens, un parent pauvre.

Seul le rappel de ces conditions matérielles nous permet de comprendre pourquoi l'histoire de la BDK se ramène à une succession de tentatives et d'échecs. Certes, on assiste à partir de 1968 avec le groupe Chiendent (Haeffely, Montpetit) à une "renaissance" de la BD au Québec. Des groupes se forment, lancent sur le marché des revues qui auront toutes une existence éphémère: **Made in Kébec, Bonjour chez vous, BD, Patrimoine, La Pulpe, Tomahac, L'oeuf, L'illustré, Capitaine Kébec, L'Ecran.** Ce sont les conditions objectives de production et de diffusion de ces publications qui en déterminent le caractère artisanal, le manque de professionalisme. Le dessinateur qui ne peut publier que dix planches par an environ ne profite pas d'une pratique soutenue qui lui permettrait de sortir de l'amateurisme. De plus, la distribution en circuit à peu près fermé (le milieu étudiant) prive les producteurs de la nécessité de tenir compte d'un large public et risque de les enfermer dans l'hermétisme souvent gratuit et rebutant qui caractérise les publications de BDK. Enfin, le contenu et la présentation sont jugés en fonction des standards de la production étrangère, même si les moyens sont loin d'être équivalents. C'est ainsi que se referme le cercle vicieux qui voue jusqu'à présent la BDK à la marginalité.

où va la bdk ?

Dominantes sur le marché, les BD américaines et européennes ont eu une influence déterminante sur les recherches et l'orientation des productions locales. En effet, même l'amateur qui n'a pas de connaissances spécialisées dans le domaine constate rapidement que la majeure partie des productions exposées au Festival s'inscrivent dans les courants majeurs de la BD internationale: l'humour noir à l'américaine (**Mad, National Lampoon**), l'underground américain, l'exploration des fantasmes sexuels et scatologiques (Crumb), la BD psychédélique (**la Saga de Xam** de Devil, plusieurs BD de la revue **Pilote**), l'éclatement de la linéarité dans l'organisation des vignettes (Crépax, Druillet), sans compter l'influence, plus limitée toutefois en ce qui concerne les planches exposées au Festival, de la BD plus traditionnelle (**Tintin, Astérix**).

La tendance dominante, dans les productions exposées au Festival, s'inscrit dans le courant des



recherches avant-gardistes. Il y a eu un effort au Québec dans la production de BD plus traditionnelles, les seules qui aient profité d'une large diffusion, et obtenu un succès commercial: **Bojoual le Huron québécois, Bojoual à l'Expeau des 67** se sont vendus chacune à 35,000 exemplaires; dans la même veine, **On a volé la coupe Stanley** d'Arsène et Girerd totalise 25,000 ventes. Or il s'agit dans les trois cas de mauvaises copies des histoires d'Astérix, fort mal illustrées par surcroît. Toutefois, il faut constater que la tendance tradition-

Tibo, dans BD, 2e année, no 3.

nelle — qui se traduit au plan graphique par l'élaboration, dans les vignettes, d'un espace fictionnel crédible, vraisemblable, favorisant l'intégration du lecteur à la fiction — est nettement minoritaire dans l'ensemble des productions exposées au Festival, comme elle l'était dans les diverses revues publiées au Québec entre 68 et 75. Elle se retrouve dans les planches de Champagne, Choquette, Henen, Houle, Lauzières, Poirier / Wilson et Tassé, à un niveau de qualité souvent bien supérieur à celui des albums à grand tirage.

C'est la tendance formaliste, cependant, qui domine incontestablement: avant-gardisme pictural, expérimentation du médium, recherches graphiques. Si la qualité du dessin est parfois impressionnante (en particulier chez Poissant, Racine, Davidts,Laniel, Pratte), l'aspect narratif (le scénario) est d'une désolante pauvreté. Pour être juste toutefois, il faut signaler que c'est là une carence générale de toute BD "sauvage" (non intégrée dans un vaste circuit de mise en marché). Ainsi le groupe Antirouille, commentant le festival de la BD française à Angoulème (cf. "L'enfer des bulles dans **Politique Hebdo** no 211, du 26 février au 3 mars 1976) note qu'une bonne partie des productions exposées se ramène à "un triste fouillis de dessins géniaux sur des idées à la con". Il ne s'agit pas ici de nier la nécessité d'expérimenter toutes les possibilités d'écriture propres à la BD mais de signaler que ces recherches mènent à un cul-de-sac si elles s'enferment, comme cela semble être le cas pour la BD québécoise, dans la problématique de "l'art pour l'art", tributaire d'une idéologie nombriliste et élitiste du travail de l'artiste. (C'est vrai aussi, d'ailleurs, pour les albums de Druillet dont les somptueuses compositions baroques cachaient mal, dès le début, un scénario faible et prétentieux, pâle imitation des space-opera (**Lone Sloane, Délirius**) et se sont vite figées dans le stéréotype et la répétition (voir **Urm le Fou** publié en 1976 chez Dargaud).

un projet de revue, ou comment commercialiser son ego-trip

Le Festival de la BD met en évidence l'existence d'une production locale de qualité (particulièrement au plan graphique) à laquelle s'intéresse un grand nombre

d'amateurs. Toutefois, depuis la disparition de **l'Ecran** (dont le dernier numéro date de 1974) aucune revue n'assure, de façon stable, le lien entre les dessinateurs et le public (2). La table ronde du samedi 3 avril, animée dans le cadre du Festival par Claude Fruchier de la revue **Mainmise**, se donnait pour objectif de regrouper des producteurs de BD autour d'un projet de revue. Le consensus a semblé se faire autour des points suivants: 1. il y a place au Québec pour une revue de BD; 2. Cette revue ne permettrait pas aux auteurs de gagner leur vie avec leurs productions (ce ne peut être qu'un objectif à long terme); toutefois elle leur permettrait, par une pratique plus intense (environ 50 planches par an), de sortir de l'amateurisme qui constitue jusqu'à présent leur principale limite; 3. elle devra répondre aux impératifs commerciaux, tenir compte de la censure de mise en marché, être accessible à un large public.

Même si on ne peut que se réjouir de la publication éventuelle d'une revue de BDK, même si l'on concède qu'une telle revue doit se plier aux impératifs de la commercialisation pour éviter la marginalité, l'ensemble des interventions me laisse songeuse quant à l'encadrement idéologique du projet. Ainsi, à propos du mode de fonctionnement de la revue, Claude Fruchier tient un discours des plus contradictoires: tout en rejetant l'organisation pyramidale ("il faut que le trône soit vide") il s'oppose aussi à l'organisation démocratique du groupe. Citant l'exemple des tribus indiennes dans lesquelles "le chef n'est pas élu mais admis par tout le monde" (sic), il réitère le mythe du leader "naturel", dont l'autorité "naturelle" s'appuie sur une supériorité "naturelle"! Ce discours inquiétant semble rallier tout le monde. Un seul intervenant plaidera en faveur d'une organisation vraiment communautaire, basée sur une distribution équitable et une rotation des tâches, afin

---

2- Je signale cependant la parution toute récente:
a) du **Petit Supplément illustré** de **Mainmise** (no 57, avril 1976) qui contient les bandes de Bello, Grane, Montpetit, Fern, Poissant et Davidts.
b) de **BDK, fanzine de la bande dessinée québécoise** (no 1, avril 1976) consacré principalement à Hurtubise (**Le sombre vilain**) mais qui contient aussi des bandes de Tanguay, Bello, Dugas, Paradis / Hébert.
c) de **Graffiti**, revue mystérieuse, dont le premier numéro est paru, semble-t-il, mais qui ne figure, au moment où j'écris cette chronique, à aucun point de vente à Montréal.

d'éviter que la sur-spécialisation d'un des mebres ne le rende irremplaçable. Cette intervention ne trouve aucun écho, et c'est encore le collaborateur de **Mainmise** qui exprime l'opinion dominante: le système de fonctionnement, ni pyramidal ni démocratique, ne doit être basé sur aucune loi ni interdiction, ni barrière, ni limite: chacun fait le travail qui lui plaît! J'ignore comment le projet s'élaborera plus concrètement, mais on peut craindre, si la revue fonctionne sur une base aussi individualiste, égocentrique et anarchique, qu'elle n'ait la vie aussi courte que les précédentes.

Il est beaucoup question, au cours de la discussion de rejoindre le "public" (défini comme une abstraction, une masse indifférenciée, ou répartie tout au plus par groupes d'âge, à l'intérieur de laquelle les rapports de classe sont occultés); mais enfermés dans leur narcissisme, dans le désir de **se voir** imprimés, les dessinateurs se préoccupent fort peu de ce qu'ils ont à dire à ce public, des possibilités que leur offre la BD pour intervenir d'une manière progressiste dans la lutte idéologique.

le lieu idéologique de la bdk

Si on tente, dans le foisonnement des productions exposées au Festival de repérer les principaux thèmes ou genres, on se rend compte qu'il est possible de classer la majeure partie des planches à l'intérieur de quatre catégories: 1. les "gags" (comique de situation, illustration d'un jeu de mots, effets comiques d'auto-représentation), 2. les récits policiers, fantastiques ou de science fiction, traité sur un mode tantôt sérieux (le "trip" sidéral ou cosmique cher à la contre-culture) tantôt parodique, 3. le retour à la nature, 4. Les contes pour enfant.

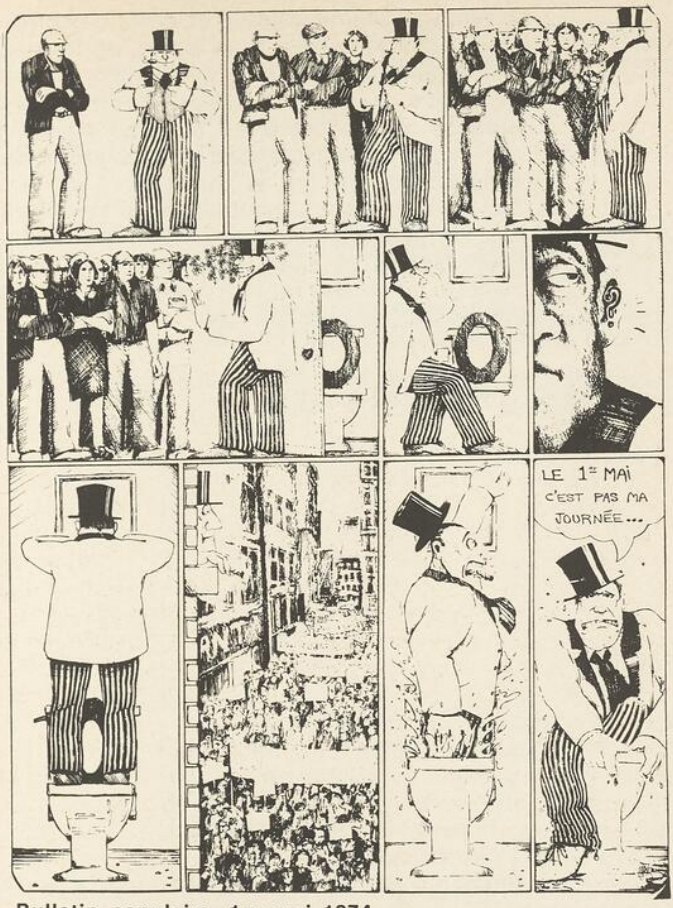
Dans un article publié dans la **Barre du Jour**, Jacques Samson énonçait à propos des revues de BDK publiées entre 1968-1974, un jugement qui me semble s'appliquer encore parfaitement aux productions plus récentes:

> "En règle générale, l'idéologie véhiculée par ces publications est celle de la petite bourgeoisie caractérisée principalement par son apolitisme, sa vision métaphysique et

> mystique du monde, une conception idéaliste du monde et de la société centrée sur les deux pôles majeurs de l'idéologie petite-bourgeoise: l'individualisme et l'anarchie. De façon légèrement caricaturale on peut représenter cette conception du monde de la manière suivante: l'individu "pur" aux prises avec la société "corrompue" qui n'a de secours que dans un repliement sur soi guidé par des principes obscurs d'une sorte d'anarchie égocentrique." ("BD et société", dans **La Barre du Jour,** Hiver 75, p. 146).

Par moments, les dessinateurs passent de l'égotrip à des productions franchement réactionnaires. Ainsi dans le cadre du Festival, Bernèche, Demers, McKale et Tibo lançaient leur recueil de dessins d'humour, **Femmes de Rêves**. Ce recueil naturaliste par le rire l'oppression et l'aliénation des femmes (images de femme-objet, dont le sexe est une caisse enregistreuse, femmes mécaniques, femmes gonflables, fantasmes sadiques sur le corps féminin; dessins qui affichent une opposition à la contraception et à l'avortement et qui feraient incontestablement les délices de la hiérarchie de l'Eglise et du mouvement pro-Vie). Il reproduit sur le mode d'un "humour" le plus souvent bête et puéril,un discours des plus sexistes.

Si la BD québécoise oscille entre la contre-culture et des prises de positions franchement réactionnaires, les productions qui témoignent d'une réflexion politique sur les luttes qui se mènent actuellement sont totalement absentes du Festival (seules figurent d'anciennes publications de Dupras dans **Québec-Presse**). Tout au plus, la tête de Drapeau donne-t-elle lieu à des performances graphiques, alors qu'un montage permet au monsieur Chose de Tanguay de pisser sur la tête de Bourassa. Mais jamais rien ne dépasse l'anecdote ou la plaisanterie débile. On ne peut que déplorer que les organisateurs du Festival n'aient pas jugé bon d'exposer les rares utilisations progressistes de ce médium, en particulier les bandes dessinées du **Bulletin Populaire** qui allient à un graphisme d'une grande qualité d'excellents scénarios politiques. Il est grand temps que ce merveilleux instrument didactique que constitue la BD ne soit plus détourné à des fins réactionnaires. Car c'est vraiment dans la mesure où elle se mettra au service des classes exploitées que la BD pourra réaliser sa vocation d'art



Bulletin populaire, 1er mai 1974.

populaire:

> ."...si l'on proclame partout que la BD c'est populaire, on veut désigner ainsi une certaine image du peuple: le peuple comme matériau humain brassé par les idéologies, masse passive acceptant de collaborer aux entreprises commerciales, politiques, culturelles qui l'exploitent et l'aliènent, peuple assimilé à l'enfance "infantile", peuple infantilisé. Et tout cela cache quelque chose, autre chose de la réalité populaire:

le peuple comme volonté et désir d'expression, comme auteur, à sa façon, de formes artistiques étroitement associées à son existence, à ses statuts de travail et de jouissance. (...) les BD à succès "populaire" (type Astérix) comme les chansons du Ring Parade sont à la fois le lieu privilégié d'une expression populaire, et le lieu où cette expression est galvaudée, détournée, volée au peuple!" (C. Turlan et R. Dadoun, "Qui a peur de la BD?" dans **Politique Hebdo** no. 211, p. 45.)

Jocelyne Lefebvre

le front commun à travers l'objectif de radio-canada

"On fait croire au téléspectateur que l'information s'identifie à la réalité. Mais nous, réalisateurs de télévision, savons que le simple fait de mettre un cadre autour d'une réalité est un mensonge esthétique: on cerne un certain nombre d'éléments de sens et on ment par omission du reste de la réalité... Le cadre dit quelque chose que la réalité objective,non structurée, n'a jamais voulu dire:un caméraman d'actualités ne peut donc faire autre chose que "mentir" lorsqu'il structure partiellement, par les limites mêmes de son cadre, une réalité objective brute. Et si on va plus loin, on s'aperçoit que ce qui détermine, consciemment ou inconsciemment (peu importe) un reporter-caméraman à cadrer de telle ou de telle façon, c'est son idéologie. (Marcel Bluwal, "Littérature / télévision: rapports et transformations", **Dialectiques**, no. 9, p. 45.)

Où va le Front commun? Une émission d'une heure, télédiffusée à la place de **Format 60** le 30 mars 1976, se proposait de chercher réponse à cette question. Où va le Front commun?... Le sens que la société Radio-Canada donne à cette question se précise au cours de l'émission en même temps son discours sur ce conflit. Deux volets: la première demi-heure est un reportage enregistré sur les négociations dans les secteurs des Affaires sociales et de l'Education; la deuxième, diffusée en direct, met en relief les positions des chefs syndicaux réunis autour d'une table en studio et celles de M. Oswald Parent qui y participe dans les studios de Radio-Canada à Québec. Un universitaire, professeur en relations industrielles, doit nous donner le mot de la fin. Le leitmotiv de l'émission: les résultats d'un sondage préparé par Radio-Canada et mené par CROP auprès de la population en général et auprès des membres du Front commun. Une émission difficile, délicate, habilement articulée; l'animateur réussit, avec fermeté, un peu fébrilement, sans trop brusquer les invités, à faire le tour des questions.

Dans cette chronique,je ne parlerai ni des déclarations d'Oswald Parent, ni des explications des dirigeants syndicaux ni des tergiversations de l'expert "neutre". Je tenterai de sonder le discours que la société commerciale d'Etat tient sur ce conflit. Ce discours se manifeste notamment à travers les questions qu'elle pose dans le sondage, l'importance relative qu'elle accorde aux différents points des négociations, la façon dont elle représente les parties en cause et, enfin, à travers ses prétentions à la neutralité.

Où va la télévision de Radio-Canada ?

le sondage: caution scientifique fonction idéologique

A plusieurs reprises, Bernard Derome, l'animateur de l'émission, insiste sur le caractère scientifique du sondage. L'échantillonnage et l'évaluation statistique des réponses se conforment sans doute aux exigences d'une enquête sérieuse. Le choix des questions, cependant, opère un découpage idéologique dans la réalité objective, et la façon dont elles sont formulées laisse la porte ouverte à l'interprétation des résultats selon l'usage social que l'on désire en faire. Le sondage se divise en trois parties: quatre questions pour savoir si ça va bien au Québec en général et dans les domaines particuliers de l'enseignement et des soins médicaux; quatre questions sur les tactiques des parties en négociation (loi spéciale, arbitrage, désobéissance civile, différents types de moyens de pression); et, enfin, les deux dernières mettent en question le Front commun.

Ce qui saute aux yeux,c'est l'absence totale de questions portant sur les demandes du Front commun et sur les offres patronales. "Pourquoi nous faire parler sur une loi spéciale qui n'existe pas encore — demande Pepin à Derome — alors que le véritable enjeu social de la présente ronde de négociations c'est le salaire minimum de 165 dollars par semaine et le congé de maternité?" En fait, le sondage (six questions sur dix) met en relief les mécanismes de la négociation (table centrale, négociations locales, grèves, loi etc) et apporte ainsi de l'eau au moulin de ceux qui réclament une refonte du code du travail pour le secteur public et para-public. Il évacue l'importance et la portée sociale des demandes syndicales. La question portant sur la baisse de la qualité des soins médicaux est particulièrement significative: aucune des quatre réponses ne touche les conditions de travail des employés d'hôpitaux. En somme, le sondage représente les négociations comme un mécanisme sans autre but que lui-même, sans autre portée économique, sociale et politique que les inconvénients qu'elles occasionnent à la population; un mécanisme vide qui grince et qui cogne et pour lequel Radio-Canada cherche l'huile et les

pièces rechange sans poser la question de l'utilisation à laquelle on le destine.

Où va le Front commun? D'après le discours de la société commerciale d'Etat, vers la grève et la désobéissance civile, alors qu'il ne s'agit pas, pour les syndiqués, d'une destination mais de possibilités de moyens d'action pour arriver à des mesures sociales dont profiterait à moyen terme l'ensemble du prolétariat. Ce sondage "scientifique" camoufle un parti pris idéologique. Le procédé est subtil et assorti de garanties "scientifiques", mais on n'est pas loin de l'attitude de certains animateurs de lignes ouvertes qui ne se gênent pas pour affirmer que les enseignants ne veulent pas enseigner mais faire la grève.

pleins feux sur les disparités régionales

Le mutisme qui règne sur l'ensemble des points en litige confère une importance particulière au reportage de cinq minutes qui, dans la première partie de l'émission, met en lumière les disparités régionales. Une équipe de Radio-Canada se déplace à Sept-Iles, filme les rues de la ville, les écoles et le port. Le directeur de la Commission Scolaire Régionale du Golfe parle des problèmes de "rétention (sic) du personnel" et trois syndiqués discutent des avantages et surtout des inconvénients des négociations en Front commun. (L'enseignante qui mentionne l'avantage politique du Front commun se voit couper la parole au profit de celui qui insiste sur le bon vieux temps où l'on négociait localement). Tout le monde, y compris le journaliste et les notables locaux, déplore la situation financière de l'enseignant qui travaille sans prime d'éloignement ou de vie chère dans une région où le coût de la vie est excessivement élevé.

Pourquoi l'émission privilégie-t-elle ce point des négociations alors qu'elle ne parle pas des priorités du Front commun? La signification de ce reportage ne peut se comprendre, je pense,qu'à la lumière de la formule de mobilité de la main d'oeuvre que le gouvernement veut imposer aux enseignants en guise de la sécurité d'emploi. Un professeur mis à pied devra accepter à

toutes fins utiles de déménager n'importe où dans la province faute de quoi il perdra sa priorité d'emploi. Sous le couvert de signaler l'absence dans les offres gouvernementales de primes d'éloignement, les responsables de l'émission donnent en fait un accord tacite à la formule patronale de "sécurité d'emploi" (mobilité du personnel) tout en dépréciant au passage l'efficacité du Front commun.

grévistes et cadres locaux

Comment la société commerciale d'Etat représente-t-elle les différentes parties en cause? Le public, usager des services médicaux et de l'enseignement, n'est présent dans cette émission que dans le commentaire de la journaliste, Jeanine Morin, qui reproduit le discours des patrons en qualifiant les malades de "victimes" et "d'otages". Qui dit victimes et otages sous-entend "agresseurs" et "ravisseurs" et ces derniers, l'émission ne laisse aucun doute là-dessus, ne sauraient se trouver du côté des patrons.

Deux montages alternatifs opposent, dans la première partie de l'émission, les syndiqués aux cadres locaux: plan d'ensemble d'une ligne de piquetage... Mme Rioux en plan rapproché, assise à une table, les mains jointes, sereine mais préoccupée... les grévistes hurlant des slogans et des insultes... Mme Rioux etc... La comparaison audio-visuelle favorise nettement les administrateurs, que le commentaire de la journaliste présente d'ailleurs comme des "victimes" impuissantes du conflit, surtout les cadres d'hôpitaux, qui s'éreinteraient lors des grèves à soigner, nourrir et blanchir les malades.

Une militante du Front commun m'a déjà signalé la difficulté que semblent éprouver la plupart des peintres, cinéastes, photographes et dessinateurs, même ceux qui sont progressistes, à représenter de façon sympathique des manifestants ou des syndiqués en assemblée ou sur la ligne de piquetage. Au mieux, cela donne une masse anonyme aux visages inexpressifs. Il serait utopique de s'attendre à ce que la télévision commerciale d'Etat encourage des recherches dans le sens d'une représentation des grévistes qui leur soit favorable. Les responsables de l'émission du 30 mars

s'évertuaient plutôt à les filmer (en contre plongée ou en plan d'ensemble) comme une masse compacte, menaçante et vociférante. Je renvoie à la citation de Marcel Bluwal ceux qui diront que le caméraman n'a filmé que la réalité objective. Le regard n'est pas innocent; la caméra aurait pu évoluer avec les piqueteurs, elle aurait pu fixer en gros plan certaines revendications exprimées sur les pancartes... Enfin, les possibilités du point de vue et du cadrage sont multiples mais pas neutres.

Dans ces montages alternatifs, les grévistes servent de repoussoir aux cadres locaux, posés et gentils, si raisonnables et patients! D'ailleurs, le choix du Dr. Lazure et de Mme Rioux était judicieux. Ils blâmaient autant le gouvernement que les syndiqués, ce qui leur permettait de se présenter comme neutres dans ce conflit. Radio-Canada pouvait ainsi leur donner longuement la parole sans que l'émission ait l'air de privilégier le point de vue patronal.

l'idéologie d'une émission d'apparence neutre et objective

Bernard Derome n'est pas Réal Giguère. Il n'hésite pas à couper la parole sèchement au ministre Oswald Parent lorsque celui-ci se lance dans une diatribe électorale. Neutre d'apparence, l'émission veut rester au-dessus de la mêlée. Elle s'afuble pour la circonstance d'une caution scientifique: le sondage et l'universitaire à qui elle confie le mot de la fin. Qui oserait douter de l'objectivité de la science? La science est devenue la vache sacrée de l'idéologie libérale. La science sert trop souvent de couverture à des intérêts de classe déguisés en vérité objective. L'expert en relations industrielles a eu de la misère à jouer son rôle dans le scénario idéologique prévu par les responsables de l'émission. Paralysé par le carcan de la neutralité (tout énoncé direct équivalant à une prise de position tabou pour la science) il n'a trouvé d'autre issue que la parabole énigmatique d'un déméganement de meubles...

Sans prononcer de parole partisane, l'émission tient un discours idéologique qui sert les intérêts de la classe au pouvoir. Peu sympathique aux grévistes,

presque larmoyante à l'endroit des cadres et autres "victimes" du conflit, l'émission détourne l'attention des téléspectateurs du véritable enjeu social et politique des demandes du secteur parapublic, pour mettre en relief la nécessité de réformer à moyen terme (et au détriment des syndiqués) le mécanisme de la négociation entre l'Etat et ses employés et pour préparer l'opinion publique à l'adoption d'une loi sévèrement répressive destinée, malgré les déclarations hypocrites du ministre, à enlever tout pouvoir de négociation aux syndiqués. Voilà la fonction sociale de l'émission d'information "objective et neutre" du réseau commercial d'Etat.

André Morf

"Ce qu'on appelle des représentations "objectives", "neutres" ou "désintéressées" de la réalité sociale ne sont que des représentations ignorantes de l'intérêt qu'elles visent ou, pis, qui le masquent hypocritement." (d'après France Vernier, **L'écriture et les textes**, Ed. Sociales.)

à propos d'une lettre

Dans le dernier numéro de la revue, Guy Desautels du Parti communiste du Québec critique l'article "Moscou et Pékin" paru dans **Chroniques**, no 8 / 9. Cet article n'était que le dernier d'un triptyque portant sur le sujet et dont, il me semble, la critique du camarade Desautels ne tient peu compte. Mais passons: je ne répèterai pas ce que j'ai déjà écrit. Je clarifierai cependant mes positions actuelles eu égard aux remarques critiques de ce militant du P.C.Q.

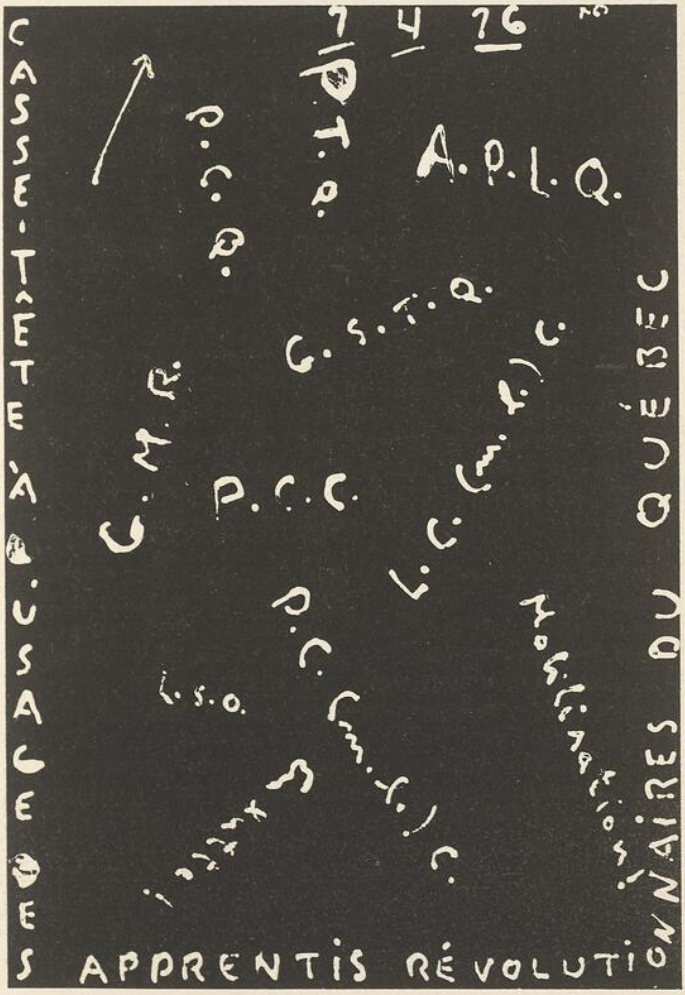
le p.c.q. et moscou

Je n'ai jamais écrit ou laissé entendre que les membres du P.C.Q. "sont des agents infiltrateurs de Moscou, que les idées communistes sont importées de l'étranger (lire: de Moscou), que le Kremlin est un vatican que les communistes suivent aveuglément": je sais bien que les positions du P.C.C. et du P.C.Q. sont adoptées par les instances dirigeantes du Parti au Canada et au Québec. Et même lorsque le P.C.C. formait une section de la 3e Internationale, les dirigeants du Parti devaient, pour le moins, adapter au Canada les directives de l'Internationale et auraient pu aller à l'encontre de ces directives, même s'ils avaient dû en assumer les conséquences: hostilité militante du mouvement communiste international et division du Parti au Canada.

Ce n'est donc pas là où j'en suis. Je me démarque du P.C.C. et du P.C.Q. dans la mesure où le Parti a

toujours apporté un soutien **inconditionnel** à l'URSS, à sa politique intérieure et à ses prises de position sur la scène internationale, y compris lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie.

nationalisme et internationalisme



L'internationalisme est interprété à la lumière d'un point de vue national depuis, à mon avis, la paix de Brest-Litovsk, même si c'est devenu plus clair lors du débat Staline / Trotsky. Le premier avait raison contre le second: il fallait tenter de construire le socialisme dans un seul pays, même si Trotsky, bien avant d'autres, avait prévu les conséquences néfastes de ce choix. Cette décision, nécessaire historiquement, a entraîné la réduction de l'internationalisme de la 3e Internationale aux intérêts de l'Etat soviétique. (Je suis aussi d'accord avec l'historien Isaac Deutscher lorsqu'il affirme que Trotsky, une fois exclu du mouvement communiste, a échoué lorsqu'il a décidé d'organiser politiquement son opposition à la ligne stalinienne: la 4e Internationale constitue un échec indéniable). Et on ne peut, pas plus aujourd'hui qu'hier, confondre les intérêts d'un Etat, même socialiste, avec les intérêts de la révolution mondiale ou de la révolution dans tel ou tel pays. Je n'en donnerai qu'un exemple: le pacte germano-soviétique qui, s'il était nécessaire pour l'URSS, ne correspondait évidemment pas aux intérêts de la classe ouvrière en France, en Italie, au Canada et au Québec.

Je défendrais d'ailleurs le même point de vue sur la Chine dont les positions internationales correspondent étroitement à la façon dont les dirigeants du Parti Communiste Chinois définissent les intérêts de l'Etat chinois. Comment d'ailleurs expliquer le conflit sino-soviétique si on ne tient pas compte des intérêts étatiques différents qui, faute de solutions justes, sont devenus antagoniques? (La principale responsabilité de cette scission reposant sur les épaules des dirigeants de l'URSS qui sont portés trop facilement à agir de façon bureaucratique, sinon militaire, lors de divergences avec les pays frères.)

Lorsque j'affirmais dans **Chroniques** no 8 / 9 que je rêvais "d'un parti communiste québécois et canadien qui ne serait pas que le porte-parole de la ligne de Moscou ou de celle de Pékin, d'un parti communiste qui pourrait se situer sur la scène internationale en se fondant sur les intérêts des peuples québécois et canadien et sur la nécessité de la révolution mondiale, bref d'un parti communiste qui serait relativement autonome face à la querelle sino-soviétique", je reprenais en fait une position que défendait le regretté Ho Chi Minh. L'internationalisme: oui, mais il s'agit de définir quel internationalisme et vu à la lumière de quels intérêts concrets. L'histoire nous a appris que l'interna-

tionalisme, valeur socialiste, a été diversement interprété en fonction des divers intérêts nationaux: je n'ai cherché qu'à tirer les conséquences, pour ici, de ce constat.

sur l'u.r.s.s.

Je me pose des questions sur l'URSS, non seulement sur son niveau de bureaucratisation et sur les conséquences de celle-ci, mais aussi sur la nature même de la société existant en URSS (1). Je m'interroge aussi sur la façon dont elle règle concrètement les problèmes nationaux, sur le type de rapport qu'elle entretient avec les pays frères dans le cadre du Comecon et du pacte de Varsovie et sur les implications politiques de son respect des lois du marché capitaliste dans ses relations commerciales avec les pays sur-exploités. Pour le camarade Desautels, ces questions semblent être toutes réglées. Pour moi, je l'avoue, malgré plusieurs lectures et beaucoup de discussions, je demeure désemparé et n'ai malheureusement pas encore de position ferme sur ces points.

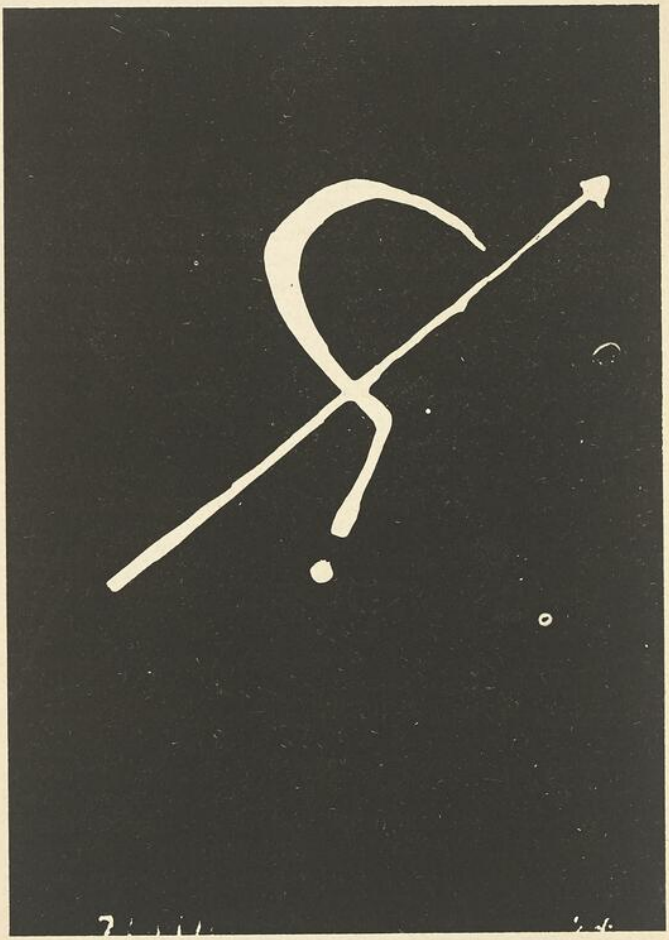
sur la chine

Depuis la disparition de Lin Piao, les positions de la Chine au niveau international me semblent de plus en plus faire le jeu de la réaction. Si, comme l'affirmait jadis Mao, les contradictions internes prévalent sur les contradictions externes, il est clair,notamment en Angola, mais aussi au Portugal, que, si on analyse les forces en présence — sur lesquelles influaient inévitablement l'URSS et les U.S.A. — la Chine était du côté des forces réactionnaires tandis que l'URSS se situait du côté des forces progressistes. Aucun argument et surtout pas la façon abstraite de poser la lutte entre les deux superpuissances et de tout réduire à cette lutte ne pourront masquer l'évidence des réalités internes à chaque pays.

1- Sur ce point, lire la note d'information que je fais sur **Monthly Review** dans le présent numéro.

Mais, autre problème, comment concilier le fait que la Chine ait une politique internationale qui favorise la réaction avec sa politique intérieure qui me semble non seulement valable mais extrêmement stimulante? A cette contradiction, peut-être mal posée, je n'ai actuellement pas de solution.

chroniques et la situation internationale



Aussi, contrairement à ce que sous-entend le camarade Desautels, je ne veux pas jouer à l'autruche en me tenant à l'écart des grands affrontements idéologiques. Je ne voudrais pas non plus qu'on me prenne pour une oie: je ne me gave pas de tout, et à mes questions, que je crois pertinentes, je recherche des réponses étayées.

Les remarques que j'ai présentées ici comme celles qui ont été développées dans les numéros 6, 7 et 8 / 9 de **Chroniques** ne lient pas, comme le comprend Desautels, le collectif de la revue. Comme collectif, nous préférons actuellement — tout en intervenant, par nos éditoriaux, de façon ponctuelle sur des sujets, surtout culturels, qui nous sollicitent — faire progresser le débat parmi les marxistes québécois en leur offrant un lieu où les lignes politiques, que Desautels qualifie d'antagonistes, puissent se confronter et, ainsi, se développer. C'est pourquoi nous avons demandé à Diane Ethier (point de vue pro-chinois), à Hervé Fuyet (P.C.Q.) et à Léon Peillard / François Cyr (G.M.R.) de nous envoyer des textes sur la façon dont ils analysent la situation internationale, textes que nous publierons dans le numéro double d'août / septembre et dont la confrontation permettra sûrement de faire avancer notre connaissance des réalités internationales.

Jean-Marc Piotte

> Ceux qui ont la nostalgie du passé, qu'ils retournent au passé; ceux qui voudraient sortir de ce monde qu'ils sortent de ce monde! Ceux qui voudraient aller au Ciel, qu'ils aillent vite au ciel! Les esprits qui voudraient quitter leur chair, qu'ils se hâtent de quitter leur chair! Parce qu'il faut des hommes qui s'intéressent à aujourd'hui pour habiter la terre d'aujourd'hui.
>
> Luxun

pour une élimination de la division capitaliste du travail

L'analyse des classes sociales en Chine, objet de ma dernière chronique (avril, no 16) m'a permis de soulever un certain nombre de questions à partir desquelles je voudrais poursuivre la réflexion. J'en retiens deux que je formulerai ainsi: 1) Est-il nécessaire d'envisager, comme un des objectifs premiers de l'instauration du socialisme, l'élimination de la division sociale du travail? 2) Comment amorcer la politisation nécessaire des masses travailleurses fondée sur un processus de conscientisation et d'objectivation de la lutte des classes? Ces questions étant des aspects importants de la théorie marxiste-léniniste et de la pratique politique des partis communistes, il ne s'agit pas pour moi d'en rendre compte dans toute leur exhaustivité: la tâche dépassant mes capacités individuelles. Je me propose plutôt, à propos des questions soulevées, de mettre en place des éléments susceptibles de permettre une amorce de la réflexion et du débat. Je rappelle ici l'objectif poursuivi dans le questionnement proposé à savoir qu'il doit s'accrocher au mouvement de construction du socialisme au Québec et au Canada et aux luttes du mouvement ouvrier international, tant dans les pays capitalistes que dans les pays socialistes:

"Accomplir cet acte libérateur du monde: rendre les hommes maîtres de leur propre socialisation, maîtres de la nature, maîtres d'eux-mêmes, voilà la mission historique du prolétariat moderne.

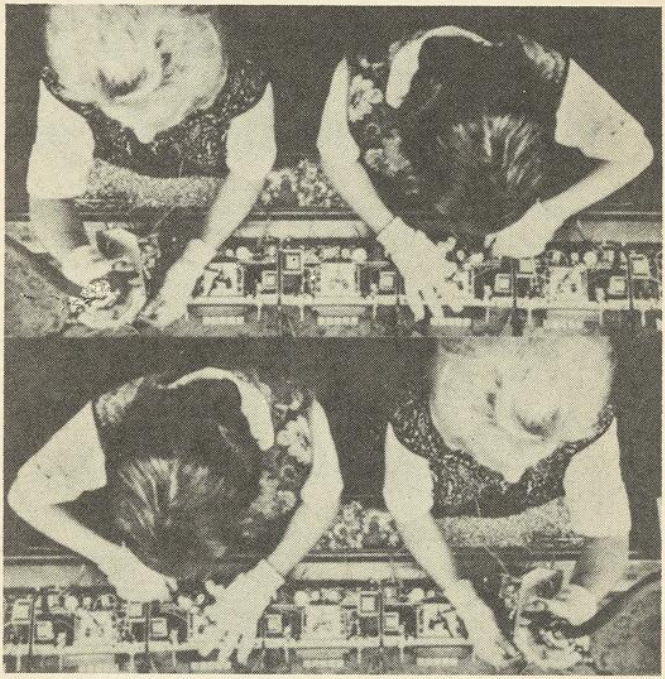
En approfondir les conditions historiques et par là, la nature même, et ainsi donner à la classe qui a mission d'agir classe aujourd'hui opprimée, la conscience des conditions et de la nature de sa propre action, voilà la tâche du socialisme scientifique, expression théorique du mouvement prolétarien. (1)

division technique ou division sociale du travail

La transformation radicale du mode de production capitaliste et la construction d'une société communiste nécessitent l'élimination de la division sociale du travail. Dans les sociétés capitalistes, il y a un lien direct entre la division sociale et la division technique du travail. (2) La majorité des théories des organisations présentent la parcellisation et la spécialisation des tâches, la rationalisation de l'organisation du travail, la bureaucratie, la séparation des fonctions d'exécution et de direction, le développement de la science et de la technique et même la productivité comme des **nécessités objectives résultant du seul développement objectif des forces productives, alors qu'en réalité elles répondent aux exigences de l'accumulation capitaliste** et à la nécessité pour la bourgeoisie de s'assurer le contrôle de la production et de surveiller les ouvriers dans l'utilisation qu'ils font des moyens de production et des matières premières. Tout en reconnaissant que la technologie impose, selon son développement, des formes de division du travail, il ne faut pas oublier que les objectifs qu'elle sert exigent en même temps une organisation coercitive, despotique du travail, une hiérarchisation des fonctions:

1- Engels, F., **Socialisme utopique et socialisme scientifique,** Ed. sociales, 1962, p. 102.
2- Voir à ce sujet l'analyse que j'ai faite dans **Chroniques** no. 1, janvier 1975.

La subordination technique de l'ouvrier à la marche uniforme du moyen de travail et la composition particulière du corps de travail, faite d'individus d'âge et de sexe différents, créent une discipline toute militaire, qui devient le régime complet des fabriques, et développe dans toute leur ampleur, le travail déjà mentionné des surveillants, et la distinction des ouvriers en travailleurs et en surveillants, en soldats et sous-officiers de l'industrie. (3)



Ce qui apparaît comme une division technique est avant tout une division sociale du travail qui conduit à la division de la société en classes repérées dans le rapport économique de propriété / non-propriété, dans le rapport politique direction / exécution et dans le rapport idéologique de contrôle du savoir / soumission et

3- Marx, K., **Le Capital,** livre 1, chapitre XIII.

exclusion du savoir. La détection des places occupées par les individus dans ces rapports nous permet de définir leur appartenance objective de classe. Cependant elle ne nous permet pas d'en déduire le contenu de leur conscience de classe, c'est-à-dire de savoir si les individus ont une connaissance juste ou brouillée de leur situation objective; c'est ici qu'intervient le processus de conscientisation politique nécessaire à la lutte des classes que nous aborderons ultérieurement.

Ce qu'il nous faut retenir ici c'est que tous les rapports sociaux propres à la formation sociale capitaliste trouvent leur origine dans l'organisation de la production fondée sur la propriété privée des moyens de production. Les manufactures, la grande industrie, la bureaucratie, les monopoles marquent les formes concrètes du développement historique de cette division en classes sociales. Les manufactures ont été mises sur pied comme moyen organisationnel permettant la concentration des moyens de production et l'accélération de la production des marchandises; elles ont consacré la séparation complète du travailleur d'avec les moyens de production et permis aux capitalistes de s'accaparer des fonctions de surveillance, de discipline, de contrôle. C'est là la fonction politique de l'organisation manufacturière qui n'a rien à voir avec l'efficacité technique mais correspond au but premier de l'économie capitaliste qui est l'accumulation du capital par la bourgeoisie.

La division sociale du travail étant le propre de toutes sociétés de classe, il faut donc poser son élimination comme objectif du travail de construction du socialisme puis du communisme. La rupture avec le mode de production capitaliste ne peut se faire ni spontanément ni dans l'immédiateté de la prise de conscience de cette nécessaire transformation de la société. C'est un processus dont l'inscription doit se faire à l'intérieur même des sociétés capitalistes et dont l'aboutissement nécessite même à l'intérieur des sociétés socialistes un travail de luttes continues et permanentes.

Dans mon article sur les classes sociales en Chine, j'ai tenté de faire ressortir jusqu'à quel point les anciennes classes dominantes perdurent et persistent dans le combat politique et idéologique. La classe ouvrière qui détient le pouvoir d'Etat n'en continue pas moins son combat dans la société socialiste chinoise contre ces anciennes classes dominantes qui peu à peu

disparaîtront complètement. C'est ainsi qu'il est nécessaire d'observer comment la prise du pouvoir par la classe ouvrière chinoise et l'acheminement de la Chine vers le communisme s'accompagnent de l'élimination de la division sociale du travail. Il faut savoir tirer de cette observation, les éléments qui nous permettent d'envisager notre propre situation et de voir les problèmes et les obstacles qui se posent face à sa transformation.

pour un renversement de la primauté du travail intellectuel sur le travail manuel

Dans ce processus d'élimination de la division sociale du travail en Chine, deux aspects ont fait l'objet d'une lutte idéologique intense: 1) la lutte contre la primauté du travail intellectuel sur le travail manuel; 2) la lutte contre la domination de la ville sur la campagne.

Je vais porter mes observations uniquement sur le premier aspect et analyser surtout la transformation du mode de gestion des unités de production puisque c'est là le lieu d'organisation des rapports de production et de détermination des classes sociales: c'est ce que nous avons vu à l'examen de la division capitaliste du travail. En Chine, tel que nous en informe Charles Bettelheim (4), une des caractéristiques de la politique du Parti Communiste chinois est de laisser se développer diverses initiatives avant de préconiser la généralisation de telle ou telle forme d'organisation. Il y a souvent division au sein des travailleurs quant à l'interprétation à donner à certains mots d'ordre de la ligne révolutionnaire et ce n'est qu'après des mois, parfois des années de discussions et de luttes que l'unité arrive à se faire. C'est là le rôle de la Révolution culturelle prolétarienne qui a donné aux millions de travailleurs les moyens de discuter et d'agir pour définir les voies de réalisation du socialisme en Chine. C'est aussi une des formes essentielles de la lutte des classes pour la construction du socialisme.

4- Bettelheim, C., **Révolution culturelle et organisation industrielle en Chine**, FM, petite collection Maspéro, 1973.

La propriété privée des moyens de production ayant été abolie, l'une des caractéristiques essentielles qui marque la transformation des rapports sociaux dans les unités de production (usines, par exemple) concerne la disparition de la division entre tâches de direction et tâches d'exécution. **L'objectif visé est le passage de la gestion par une minorité à la gestion par la majorité, ce qui renvoie à une gestion de masse.**

En 1960, Mao Tsé-toung propose la Charte d'Anchan établie sur la base de l'expérience du Grand Bond en avant et des initiatives prises à cette époque par les ouvriers du combinat sidérurgique d'Anchan. Par cette charte, Mao critique les anciennes formes de gestion des usines, formes concentrées du pouvoir de direction détenu entre 1949 et 1960 par le comité du Parti et par le directeur d'usine. Il lui oppose une forme nouvelle de gestion socialiste des entreprises. **Cette Charte énonce "le principe de la mise au poste de commande de la politique et celui de la participation des ouvriers à la gestion et des cadres au travail manuel".** (5) Il y a tentative de renversement de la primauté du travail intellectuel sur le travail manuel. Cela ne va pas sans poser de problème et ce n'est que 8 ans après sa proposition, soit en mai 1968, que la Charte d'Anchan est reconnue comme base de l'organistion de toutes les entreprises de la région. Tout ce temps aura été nécessaire pour que ce nouveau mode de gestion détruise l'ancien et pour que participe à son instauration, l'ensemble des travailleurs. C'est là un aspect de la lutte des classes qui a opposé notamment les travailleurs aux partisans de la restauration du capitalisme dirigés par Liu Shao-chi.

Cette transformation de la division entre les tâches de direction et les tâches d'exécution signifie que la gestion des usines est d'abord politique avant d'être économique. Pour atteindre cet objectif, il semble que la participation au travail manuel (2 à 3 jours par semaine) de ceux qui ont des responsabilités de gestion et de direction et la démultiplication des activités de gestion et de contrôle au niveau des ateliers, des sections d'ateliers et des équipes, se soient avérés des moyens très efficaces. La mise sur pied de Groupes de gestion ouvrière, d'assemblées d'équipes et d'ateliers, de groupes d'étude et d'application de la pensée de Mao Tsé-toung, auront permis cette participation directe des

5- Op. cit. p. 80

travailleurs aux activités et aux décisions reliées à l'entreprise.

pour une politisation prolétarienne des masses

Cette rupture avec la division capitaliste du travail et l'instauration d'une gestion prolétarienne fondée sur une participation démocratique des masses repose sur un travail constant de conscientisation et de politisation. La connaissance du processus historique de transformation des rapports sociaux liés à la division du travail en Chine, nous est nécessaire et utile parce que les principales caractéristiques qui les marquent (avant la Révolution de 1949) se rapprochent de celles du Canada en tant que pays capitaliste; l'enjeu que représente l'appropriation des tâches de direction fait l'objet de la lutte des classes dans les sociétés capitalistes; par ailleurs, il est important de prendre conscience que cet enjeu demeure au sein des sociétés socialistes et qu'une lutte continue du prolétariat est nécessaire pour conserver son hégémonie.

Les moyens mis en oeuvre par le Parti Communiste chinois ont fait preuve de leur efficacité; les difficultés rencontrées témoignent de leur caractère non-magique et de l'impossibilité de les plaquer mécaniquement à une autre réalité historique. Elles nous démontrent combien il est nécessaire de procéder à une étude dialectique qui rende compte du degré de politisation des travailleurs canadiens et québécois, de l'état de leurs connaissances et de leurs capacités à manipuler les informations nécesaires à assurer dans une société socialiste, les tâches de direction des unités de production et de leurs traditions démocratiques. Il y a donc un travail idéologique important à accomplir en même temps qu'une lutte politique à continuer et qu'une transformation des rapports de production à mener jusqu'au bout. L'articulation des trois aspects au sein d'une pratique concrète n'est pas facile et doit être soumise à une réévaluation constante.

Ce sont là des questions de première importance qui se posent aux organisations de la classe ouvrière. Au Québec, la classe ouvrière étant majoritairement

regroupée au sein des organisations syndicales, ces dernières se doivent d'aborder dès maintenant ces questions, qu'elles se constituent ou non en plateforme de mise sur pied d'un parti des travailleurs. Tous les aspects reliés à la division sociale du travail, que nous retrouvons entre autre sous la forme de clauses de conventions collectives, doivent être discutés dans la perspective que j'ai tenté de mettre en place, bien sommairement il va sans dire. L'éducation politique des travailleurs doit se faire au travers même des luttes économiques. C'est là la tâche des syndicalistes (cadres et militants) et leur silence sur les aspects politiques des luttes menées ne peut en faire que des complices de la bourgeoisie et des objectifs du capitalisme. Il faut reprendre à notre compte, l'analyse faite par Lénine dans son texte: **"Politique trade-unioniste et politique social-démocrate"** (6) où il écrit qu'il ne faut pas se limiter à la lutte économique ni à la dénonciation économique considérées comme l'essentiel des activités syndicales. "Nous devons nous attacher activement à l'éducation politique de la classe ouvrière, au développement de sa conscience politique." Il ne faut pas confondre une politique trade-unioniste, (centrée sur une dénonciation et une lutte économique) et une politique social-démocrate (communiste) centrée sur une dénonciation et une lutte politique à tous les niveaux. Il y a donc urgence pour les militants du mouvement syndical québécois de s'engager à définir des objectifs de luttes politiques propres à la classe ouvrière, tout en poursuivant son travail de luttes économiques. Mais il est à craindre qu'en demeurant sur le seul terrain de la convention collective, il se limite à une politique trade-unioniste et tienne la classe ouvrière dans un état de dépendance totale vis-à-vis de la bourgeoisie.

Il ne faut plus que l'ensemble des travailleurs mettent toutes leurs énergies de combat à tenter de s'accaparer de plus grosses miettes du gâteau monétaire. Il nous faut commencer dès maintenant à introduire dans les luttes syndicales,des questions d'ordre politique comme la division sociale du travail qui se traduit entre autre par une division technique des tâches de plus en plus poussée. Cette division technique des tâches a comme effet de diviser politiquement les travailleurs et il devient urgent de la remettre aussi en cause. Et pourtant les conventions collectives entérinent cette situation que souvent les syndicats appuient. Comment penser à l'instauration d'une société

socialiste, la participation démocratique des masses au développement reposant sur l'abolition de la division des tâches de direction et d'exécution, sur le renversement de la primauté du travail intellectuel sur le travail manuel, sur la disparition de l'Etat comme Etat de classe, si nous ne commençons pas dès maintenant à instaurer des pratiques concrètes qui en soient le chemin.

L'école et l'usine sont les lieux politiques où le combat visant l'élimination de la division sociale du travail doit se mener: l'école comme lieu de formation préparant les futurs travailleurs à s'intégrer aux rapports de production et à reproduire la division capitaliste du travail (Rapport Nadeau, Rapport GTX); l'usine comme lieu principal de la production des marchandises nécesaires à l'accumulation capitalistes et comme base d'organisation des rapports sociaux où la bourgeoisie et la classe ouvrière se retrouvent face à face. C'est un travail urgent au Québec car la bourgeoisie canadienne tente de plus en plus ouvertement de s'approprier le contrôle des programmes scolaires, d'orienter les objectifs de l'enseignement et de la recherche tout en accentuant la répression pour mâter les révoltes des travailleurs. En ce sens des combats comme celui des travailleurs de Tricofil doivent être encouragés et il faut voir à ce qu'ils se multiplient. C'est là une voie qu'il ne faut pas négliger dans l'appropriation par les travailleurs québécois du contrôle de la production et de l'abolition de la division capitaliste du travail.

Il est vrai qu'un combat isolé comme celui des travailleurs de Tricofil, encadré par un syndicalisme majoritairement affairiste, face à un gouvernement qui n'est là que pour servir les intérêts des monopoles, risque l'échec. Il est cependant à espérer qu'à travers ces rudes luttes dans l'entreprise, les travailleurs construisent une solidarité de classe qui devienne solidarité dans la lutte économique et politique. C'est là une des bases nécessaires à la construction d'un parti des travailleurs québécois et ce dernier apparaît plus que jamais comme un instrument nécessaire et essentiel à la canalisation et à l'organisation des luttes ouvrières au Québec.

Céline Saint-Pierre

6- Lénine, **Que faire?** éd. Seuil 1966, coll. Politiques, Il faut entendre ici "social-démocrate" au sens de l'époque où l'or dénommait "social-démocrate" les partis communistes.

à la trace d'une histoire

Le Musée d'art contemporain de Montréal (M.A.C.) présentait le mois dernier une exposition d'un intérêt incontestable du point de vue de l'analyse d'un aspect important de la situation des arts plastiques au Québec.

Intitulée **L'enfance du geste**, cette exposition a été conçue pour interroger rétrospectivement le développement de l'éducation artistique au Québec. Et, bien qu'elle présente essentiellement des dessins d'enfants susceptibles d'illustrer les principales étapes de leur "évolution graphique", c'est néanmoins l'histoire peu connue des pionniers de l'enseignement des arts plastiques qui est ici esquissée en filigrane. A côté des pionniers que furent Arthur Lismer, Paul-Emile Borduas, Fernand Leduc et combien d'autres, Irène Senécal fait figure exceptionnelle. Toute sa vie elle travailla à diffuser ses conceptions de la pédagogie artistique, à former des artistes-pédagogues et à implanter à tous les niveaux scolaires un type d'enseignement.

Replacées dans le contexte idéologique, politique et économique des années 30, 40 et 50, ses luttes pour faire valoir la nécessité d'une formation artistique s'adressant aux enfants comme aux adultes, pour implanter un programme de formation des maîtres et faire reconnaître leur compétence pédagogique (brevet) ont fait d'elle un personnage plus ou moins mythique qui, sous la bannière de "l'éducation artistique pour tous", transforma en son temps non seulement l'idéologie de l'art et ses méthodes d'enseignement,

mais voulait faire de l'art un instrument d'intégration sociale. A travers controverses et luttes contre l'obscurantisme et l'étroitesse de ce qu'on appellait alors "le cours de dessin", elle parvint à dégager des principes d'enseignement fondés non plus sur la copie académique et la transmission des techniques conventinnelles mais sur la base d'une attitude créative qu'elle appelle "enseignement par transposition". Tenant compte du développement (rationnel et sensible) progressif de l'élève, cette conception implique une série structurée d'exercices dits "de base" dont les objectifs de coordination de l'oeil et des gestes ne sont pas toujours compris ou atteints.

Que la bataille pour l'intégration des arts plastiques dans le milieu scolaire soit désormais à peu près chose faite, il n'en demeure pas moins que les principes de l'éducation par l'art (compris comme "base et fondement de toute éducation" H. Read) sont loin d'être appliqués. Au primaire, par exemple, non seulement ce type d'enseignement est peu répandu, mais la grille-horaire des matières constitue encore le principal obstacle à cet idéal de globalisation que représente un enseignement par objectifs (opposé à un enseignement par matières ou disciplines). Il en va

pourtant également ainsi au collégial comme au secondaire où le cloisonnement et l'ultra-spécialisation, la séparation entre enseignement général et professionnel perpétuent cette attitude conventionnelle et professionnaliste qui, bien entendu, caractérise aussi l'enseignement universitaire des arts plastiques.

En fait, tout ce qui jusqu'alors était une pratique progressiste s'est changé en vérité révélée et, des principes d'enseignement de Senécal allant dans le sens des théories de l'éducation par l'art formulées par Frank Cisek, Viktor Lowenfeld, Herbert Read et plusieurs autres, on est passé, à partir d'une compréhension fortement mécaniste de Piaget, à leur systématisation. Ainsi, d'une méthodologie attentive au développement mental de l'enfant et considérant son activité artistique comme un phénomène évolutif nécessitant une éducation adaptée à ses besoins, on en est arrivé à quelque chose comme "un guide du maître"; une panoplie d'exercices que trop souvent encore le professeur applique (pour des raisons d'horaire, de locaux et de tracasseries de toutes sortes) sans tenir compte de l'étape ou des difficultés rencontrées par l'élève dans son expérimentation du langage plastique. Certes, on en est plus au cahier à colorier ni au dessin de la belle pomme, mais d'une série d'exercices préliminaires de coordination des mouvements, d'apprentissage des matériaux, d'expression spontanée et d'appréhension libre du réel, on a extrait une liste d'exercices sur le vocabulaire plastique. Et, bien que cette méconnaissance des fondements de l'éducation par le geste ne soit pas généralisée, on peut s'en inquiéter car s'il fallait que la formation de ces pédagogues spécialisés suive celle qu'on dispense dans nos "écoles d'art", on s'en irait directement vers une conception extrêmement réduite de l'activité artistique. A ce titre, au niveau universitaire, on a déduit, des expériences d'enseignement de l'art fondé sur la gestualité spontanée de l'enfant et de l'analyse des éléments du langage plastique des enfants, une sorte de conception de la pratique-pratique coupée de toute réflexion théorique et qui, dans le plus scrupuleux respect des "individualités inquiètes" entérine dans les faits le cloisonnement des disciplines. Cette attitude déforme tout autant la pensée des automatistes que les conceptions senécaliennes de la formation artistique car, réduites à une idéologie de la spontanéité ou de la créativité qui fit les beaux jours de la révolution tranquille, les idées de Senécal tout comme

celles d'un Borduas s'en voient dangereusement biaisées. Ce faisant, on s'empêche de voir à quel point depuis l'application du Rapport Rioux sur l'enseignement des arts, les principes senécaliens de l'intégration de l'art à la société qu'il était sensé pourtant institutionnaliser, sont contredits par l'individualisme-artiste et le professionnalisme. Cet état de fait, cette misère de la pratique, interdit à l'activité artistique de se constituer en tant que pratique de transformation sociale.

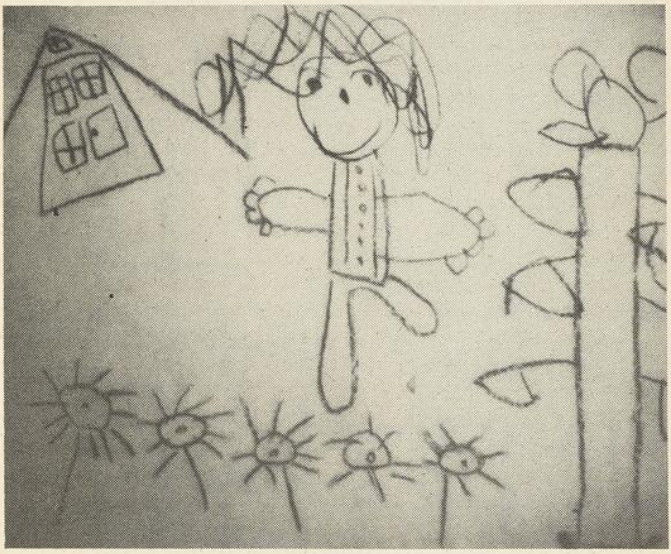
Certes, la parution récente d'un recueil d'articles de Senécal intitulé **L'éducation artistique** (1) ne saurait à lui seul corriger cette situation, mais tout en favorisant une meilleure connaissance de l'histoire de l'enseignement des arts au Québec ainsi que des fondements idéologiques et scientifiques qui déterminent encore la formation de nos didacticiens de l'art, elle permet de mieux comprendre le rôle qu'elle joue dans la conjoncture artistique actuelle.

Dans les domaines de l'enseignement comme de la pratique artistique, des forces sont en jeu, des théories et des méthodes pédagogiques s'opposent, en lutte contre des conceptions figées de l'art liées à des programmes rigides de formation dont on oublie jusqu'à quel point ils sont déterminants. Et, si les deux débats qui encadrèrent cette exposition permirent aux enseignants d'entrevoir des contradictions relatives à la pédagogie artistique et au rôle de l'art dans le milieu scolaire, c'est dans le rapport entre le caractère déformé de l'approche senécalienne et le réformisme qui a cours au niveau des programmes d'arts plastiques qu'il en faut chercher la cause.

Au moment où le réformisme des senécaliens est en train de changer, sans qu'ils puissent réagir, une pratique progressiste en dogmes psychologisants et croyances obscurantistes, l'appareil scolaire s'enlise dans des déviations technocratiques qui, au secondaire par exemple, occultent la finalité des programmes et la raison d'être des méthodes mises de l'avant par Senécal Or, dans le contexte général des luttes idéologiques et de leur enjeu, l'éducation artistique est à la fois un des secteurs stratégiques où se joue l'idéologie et une scène politique où il importe qu'une situation comme celle-ci soit analysée afin qu'une critique de l'idéologie à

1- Collection "Documents / arts", Musée d'art contemporain 1976.

l'oeuvre dans l'enseignement de l'art soit enfin menée. Tant que les conceptions idéalistes de l'art ne seront pas questionnées et qu'une analyse concrète de sa situation concrète ne sera pas faite, l'enseignement de et par l'art restera non seulement pris au piège de ses contradictions mais aucune transformation des pratiques artistiques ne saurait avoir lieu.



Mis à part ces quelques remarques sur la formation artistique, cette exposition signale également un autre piège en ce sens qu'il est tentant de concevoir l'ensemble de cette exposition didactique comme une vaste métaphore évolutionniste où entre les gestes de l'enfance et l'enfance de l'art, entre les stades de l'évolution graphique de l'enfant et les étapes déterminantes de l'histoire de l'art québécois s'amorcerait une histoire de l'"art education" faite sur le schéma positiviste d'une évolution progressive et continue. Ce serait oublier que l'histoire est faite de ruptures et de bonds, et que, s'il y a déterminisme, il dépend de conditions changeantes et changeables. Bref, si la cohérence de cette exposition m'incite à de telles analogies c'est qu'elle se présente et est conçue comme un parcours muséographique par lequel à travers des couches parallèles ou superposées, le spectateur -

lecteur est amené à remonter la chaîne des gestes infiniment variés de l'enfant, à se mettre à écouter, déchiffrer et lire à la fois son histoire et le tableau.

Archéologie d'un savoir gestuel et situationnel mais aussi acquisition de moyens et de langage; il y a dans tout cela la question de la transmission de l'héritage culturel, de l'apprentissage et de l'appartenance sociale. Mais, plus encore, retraçant tantôt l'évolution mentale de l'enfant et remontant ensuite aux sources de la théorie de l'éducation par l'art, esquissant une histoire de la pédagogie artistique au Québec à travers son histoire de l'art contemporain, ce n'est plus seulement la carrière d'Irène Senécal, qu'on évoque, mais toute une conjoncture qui surgit. (2) Histoire refoulée que le dessin de cette expo voudrait nous apprendre à lire, à voir et à parcourir en tous sens, au fil des sédimentations du tissu social et de l'institution culturelle.

Marcel Saint-Pierre

2- Pour de plus amples renseignements, consulter les articles de Letocha, Joyal, Parent-Vidal, Duquesne-Brière, Bourbeau Poirier ainsi que ceux de Lemerise et Gagné; respectivement dans le journal **Ateliers** du M.A.C., Vol. 4, no 6, et la revue **Vision** no. 19 de l'A.P.A.P.Q. (Association des professeurs d'arts plastiques du Québec.)

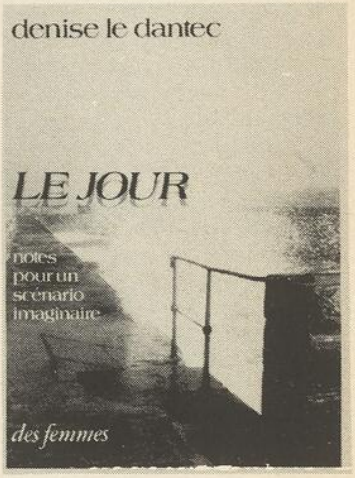
informations

exposition

Du 6 au 30 mai Serge Bruneau, François Charron et Carole Massé exposent leurs toiles chez Média au 970 Rachel est; ils ont écrit à l'occasion de cette exposition un texte, **Le Corps de la peinture**, qui théorise leur pratique: "...conséquemment au développement continuel du monde, l'art est appelé à se modifier". Le 27 mai à 8h ils organisent une soirée-rencontre pour débattre de peinture.
A la même galerie auront lieu deux soirées de lectures suivies d'un débat. Ces **littératures / interventions** auront lieu le 13 mai à 8h avec Carole Massé et André Roy, et le 20 mai à 8h avec André Beaudet et François Charron.
PH. H.

«l'air me manque»

Denise Le Dantec vient de publier aux Editions des Femmes un livre courageux, **Le Jour. Notes pour un scénario imaginaire**; ce qu'elle veut que son scénario soit, tout son livre l'est: "un documentaire susceptible d'alimenter une réflexion éthique sur le vécu féminin mais aussi un appel à la transgression, au franchissement et à la fulgurance politiques." Livre courageux parce qu'il fouille l'angoisse, le désespoir, qu'il les décrit non par complaisance mais par résistance, pour en venir à bout: "J'ai des journées désespérantes. Je serai toujours explosive parce que de plus en plus je ne me sens pas bien: tout me pa-



rait étriqué, bourgeois, faux, il n'y a rien — des noms alignés, — toujours un verset. On rejoue le rock d'il y a dix ans ou quinze, on fait des expositions dada: il n'y a rien, on tourne en rond. La cervelle de l'être humain peut aller plus loin que ça: on ne ferait plus de discours, on ne négocierait plus, on ne dé-file-rait plus".

PH. H.

science et politique

Les Editions du Seuil viennent de rééditer l'anthologie **(Auto)critique de la science** d'Alain Jaubert et de Jean-Marc Lévy-Leblond dans la collection de format poche "Points-Sciences". Les textes rassemblés sont ainsi présentés: "Irrémédiablement marquée par la société où elle s'insère, la science en porte tous les traits et en reflète toutes les contradictions, tant dans son organisation interne que dans ses applications. Il n'y a donc pas de "crise de la science", mais seulement des aspects spécifiques à la science de la crise sociale générale. Analyse théorique des implications idéologiques, politiques, économiques et militaires de la science d'une part, dévoilement des conflits sociaux et politiques dans les institutions scientifiques elles-mêmes d'autre part, ce livre entend montrer la science comme une pratique sociale parmi d'autres. Mais si la science est mise en cause aujourd'hui, il n'est loisible ni de la reconstruire sur des bases saines indépendamment d'un bouleversement radical de la société, ni d'attendre passivement ce bouleversement pour entreprendre ensuite cette reconstruction. La compréhension de la nature des conflits, revendicatifs, politiques, idéologiques, à l'intérieur même de la science, la reconnaissance de leur inéluctabilité et la décision d'y prendre part deviennent alors les critères essentiels d'une attitude radicale. C'est pourquoi ce livre refuse de n'être qu'une analyse théorique en bonne et due forme académique du problème de la science dans la société. Ici comme ailleurs une critique radicale ne peut être que collective et interne. La parole est donc aux protagonistes directs, techniciens, chercheurs, étudiants, des luttes dont la science est à la fois le lieu et l'enjeu."

PH. H.

bd et révolutionnaires

Le 12e album des aventures d'Alix, **Le Fils de Spartacus**

par Jacques Martin, et le 25e album des aventures de Tintin, **Tintin et les Picaros** par Hergé, qui viennent de paraître aux éditions Casterman traitent tous deux de la révolution. Dans le premier le jeune Alix aide la femme et le fils de Spartacus à s'enfuir d'Italie parce que "S'il s'agit vraiment de la femme et du fils de Spartacus, leur présence à Rome risque de jeter le peuple dans les pires excès!... Les pauvres et les esclaves en feront des libérateurs; quant aux riches, ils chercheront à supprimer ces gêneurs par tous les moyens!..." (p. 7). Alors Alix qui travaille pour l'odre établi — il ne faut pas que les esclaves se soulèvent à nouveau —, mais cela est masqué par de bonnes intentions: éviter les sanglantes répressions que Crassus fit subir aux troupes de Spartacus en 72 av. J.C., sauver la vie du fils de Spartacus qui serait tué par le consul Pompée s'il tombait entre ses mains, reconduit Spartaculus hors d'Italie. Quant à la femme de Spartacus elle trouve la mort et cela est juste parce que c'était une femme avide qui ne cherchait qu'à vendre son fils au meilleur prix!
Le jeune Tintin n'aime pas plus le sang que le jeune Alix et s'il consent à aider Alcazar, le chef révolutionnaire — qui a promis à sa femme en bigoudis d'habiter un palais après la révolution: celui du général Tapioca qui gouverne le pays — c'est à la condition qu'il lui fasse une promesse: "La promesse que votre révolution se fera sans effusion de sang... Qu'il n'y aura ni représailles, ni exécutions capitales, ni rien de ce genre..." (p. 43) Quand le coup d'état est terminé, le révolutionnaire Alcazar s'est installé dans le palais du fasciste Tapioca et ses révolutionnaires sont devenus comme les soldats de Tapioca: ils surveillent un pays pauvre, leur pouvoir (comparez ce qui a changé entre la dernière vignette de la p. 11 et l'avant-dernière de la p. 62: l'affiche ("Viva Alcazar" a remplacé "Viva Tapioca") et les policiers ont des barbes au lieu de moustaches (mais ils ont encore des matraques: l'un d'eux la fait même tourner).,
Dans ces deux albums pour la jeunesse les révolutionnaires sont écartés: dans le premier cas à cause des luttes sanglantes qui pourraient survenir, dans le deuxième en leur donnant une mentalité de bourgeois seulement préoccupés par leurs propres profits.
Donc:1. les révolutionnaires sont violents, et 2. ils sont comme les autres: ils ne pensent qu'à eux. Ce qui est alors nié: 1. la nécessité d'une lutte organisée du prolétariat contre la bourgeoisie, et 2. les objectifs révolutionnaires: la cessa-

tion de l'exploitation capitaliste, la dictature du prolétariat en vue d'instaurer le socialisme, puis le communisme (la société sans classes). Si Jacques Martin fait preuve d'idéalisme, ce qui en fait un serviteur de l'idéologie bourgeoise Hergé lui est carrément réactionnaire, anti-révolutionnaire: il fait tout pour ridiculiser le camp révolutionnaire (des révolutionnaires qui ne pensent qu'à se soûler, un chef qui craint sa femme, etc.). Hergé est fidèle à lui-même: sa première bande dessinée **Tintin au pays des Soviets** (1929) avait été également faite pour dénigrer la révolution. Les albums Tintin sont traduits en vingt-quatre langues (ils ne sont pas encore traduits en russe et en chinois) et sont lus par des milliers d'enfants!

PH. H.

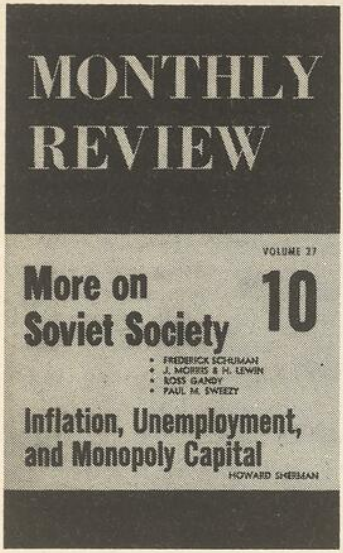
sociologie et sociétés

Dans le dernier numéro de **Sociologie et sociétés** (vol. 7, no 2, novembre 1975), on trouve une série d'articles intéressants. Jules Savaria, s'inspirant de Samir Amin, cherche à montrer que le Québec est une "région intégrante du centre du système capitaliste mondial, mais région mineure, région de retard exprimé par la permanence non seulement d'éléments de modes de production précapitalistes, mais aussi de stades prémonopolistes du mode de production capitaliste." Dorval Brunelle explique, en étudiant la structure occupationnelle du Québec de 1951 à 1971, que le développement technologique au sein du mode de production capitaliste, loin de faire disparaître le travail manuel, le reproduit sous d'autres formes. Hélène David étudie l'évolution du rapport mouvement syndical / Gouvernement provincial de 1945 à 1967. Céline Saint-Pierre analyse les implications sociales et politiques de la loi de l'extension juridique de la convention collective adoptée par Québec en 1934. Ce numéro comprend aussi les textes de Fournier / Maheu et de Nadia Brédimas-Assimopoulos.

J.-M. P.

monthly review et la nature de l'u.r.s.s.

Sur la nature de l'URSS, on peut lire un stimulant débat entre, d'une part, Paul Sweezy et, d'autre part, F.L.



Schuman, J. Morris, H. Lewin et R. Gandy dans **Monthly Review**, volume 27, number 10 (March 1976). Le même numéro nous offre aussi de courtes interventions de William H. Hinton (l'auteur du remarquable **Fanshen**, ed. Plon), Sprintzen et Sweezy sur la Chine.

J.-M. P.

que lire à propos de la révolution ?

Une bibliographie vient de paraître ayant pour tire: **Que lire?**. Publiée par les "Etudes et Documentation Internationales" (EDI), elle est le fruit du travail collectif d'Yvon Bourdet, Jean-marie Brohm, Michel Dreyfus et bien d'autres. Son objectif répond à un des effets de Mai 68 en France où des centaines d'étudiants désireux de renouer avec la tradition du mouvement ouvrier, souhaitaient "s'approprier des grilles, des instruments d'analyse, un système de décryptage de la réalité". Que lire? demandaient-ils. Huit cents références bibliographiques sont regroupées sous une logique qui va de "la critique de la réalité capitaliste" à "l'internationalisation des luttes" en passant par le débat entre "réforme et révolution", la "diversité doctrinale des courants révolutionnaires" et l'analyse des "contradictions".
Par ailleurs, un autre livre publié aux P.U.F. par F. Châtelet, E. Pisier-Kouchner et J.M. Vincent, **"Les marxistes et la politique"** regroupe un ensemble de textes de Marx, Lénine, Trotski, Luxemburg, Staline, Mao, Mandel, Althusser, Che Guevara et autres marxistes sur des questions très près de celles mentionnées dans la bibliographie.

C.S.P.

le g.m.r. publie un manifeste

Le Groupe Marxiste Révolutionnaire, section sympathisante de la Quatrième Internationale au Québec, vient de publier son manifeste. Le titre: "Pour la République des Travailleurs du Québec." Le G.M.R. définit son projet ainsi:

manifeste du gmr

"Ecrit par des militants, ce manifeste n'est pas destiné aux collectionneurs de livres. Il est avant tout une arme de lutte. Contre la pourriture de la société capitaliste qui exploite et opprime, nous affirmons la possibilité du socialisme. Contre la pseudo-indépendance capitaliste du Parti Québécois, nous affirmons la possibilité d'en finir une fois pour toutes avec l'oppression nationale. Ces deux objectifs sont inséparables. Parce que seule la révolution socialiste pourra briser la domination impérialiste, parce que la seule force capable d'assumer cette tâche est la classe ouvrière, notre combat est le combat pour la **République des travailleurs du Québec.** Pour réaliser cette tâche, la classe ouvrière et ses alliés ont besoin d'un instrument: le **Parti révolutionnaire des travailleurs**. La construction de ce parti est aujourd'hui la tâche la plus urgente des militants communistes révolutionnaires.
Convaincus de la justesse de notre projet, nous ne sommes pas cependant des dogmatiques. En présentant notre stratégie et notre programme, nous invitons tous ceux qui se battent pour le socialisme et la libération de l'oppression nationale à la discussion et au débat."
Le manifeste "Pour la République des Travailleurs du Québec" comporte 150 pages. Il est distribué dans les librairies des principales villes au Québec. On peut également se le procurer en écrivant ou téléphonant au G.M.R., 342 Ontario est, Montréal. Tél: 845-7304.

C.S.P.

pour une pratique marxiste de la psychologie

Dans la plupart des départements et modules de psychologie au Québec le matérialisme dialectique n'est guère prisé comme démarche scientifique. Puisque la psychologie a tendance à ramener au plan individuel les conflits sociaux, (ce déplacement étant actuellement une des fonctions clés de l'idéologie dominante), elle pratique la lutte des classes du côté de la bourgeoisie.
Le "groupe du contre-mémoire en psychologie sociale" à l'Université de Montréal se propose de remettre en question les fonctions sociales des pratiques psychologiques dominantes et de leur enseignement. Il dénonce la prétendue neutralité du "chercheur-théoricien-praticien" et se situe "d'emblée du côté du prolétariat, seule force susceptible de réaliser une transformation radicale de la société, seule force capable de renverser la bourgeoisie et son pouvoir d'Etat." (**Quartier Latin,** 29 mars 1976). Il refuse la pratique, au niveau de la maîtrise, du mémoire individuel, l'utilisation par les psychologues de concepts "arbitraires" (besoins, valeurs, aspirations, etc.), l'analyse statistique (qui morcelle le réel) et la conception "organiciste" de la société (qui évacue la lutte des classes). Il se propose d'étudier la psychologie sociale dans une perspective historique et dialectique, par rapport au mode de production capitaliste et en mettant de l'avant le concept de "praxis sociale" dans sa démarche scientifique.

A.M.

formule d'abonnement

Nom.....

Adresse.....

.....tél.:.....

A partir du numéro.....

Date.....Signature.....

Abonnement d'un an (douze numéros) individu, $20.00; institution, $25.00; abonnement de soutien, $40.00 et plus.

Veuillez expédier votre chèque ou mandat à l'ordre de: **CHRONIQUES**, case postale 747, succursale "N", Montréal, Qué.

Tous les numéros antérieurs sont disponibles. Ecrire à: Chroniques, C.P. 747, Succ. N. Montréal.

chroniques

Case Postale 747, Succ. N, Montréal.

Collectif de production: Thérèse Arbic, Madeleine Gagno Philippe Haeck, Réjean Jacques, Jocelyne Lefebvre, André Mo Jean-Marc Piotte, Céline Saint-Pierre, Marcel Saint-Pierre. Secr taire à la rédaction: Philippe Haeck.

Courrier de la deuxième classe: Enregistrement no 3451. Dép légal à la bibliothèque nationale du Québec. Couverture: Mar Leclerc. Maquette intérieure: Roger Des Roches. Compositio Agence de presse libre du Québec. Impression: Journal Offs **Chroniques** jouit d'une subvention du Conseil des Arts du Canad

Prix: $2.00

REÇU LE
6 MAI 1976
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC

Il ne s'agit pas ici de nier la nécessité d'expérimenter toutes les possibilités d'écriture propres à la BD mais de signaler que ces recherches mènent à un cul-de-sac si elles s'enferment, comme cela semble être le cas pour la BD québécoise, dans la problématique de "l'art pour l'art", tributaire d'une idéologie nombriliste et élitiste du travail de l'artiste.